

Alex Cheezo

Maîtrise en travail social
TRS – 8925 stage / essai (8915)

Rapport de stage
Vers la fierté Anishnabe

Présenté à
Stéphane Grenier

Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue

le 09 juin 2020



BIBLIOTHÈQUE

CÉGEP DE L'ABITIBI-TÉMISCAMINGUE
UNIVERSITÉ DU QUÉBEC EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

Mise en garde

La bibliothèque du Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue et de l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue (UQAT) a obtenu l'autorisation de l'auteur de ce document afin de diffuser, dans un but non lucratif, une copie de son œuvre dans [Depositum](#), site d'archives numériques, gratuit et accessible à tous. L'auteur conserve néanmoins ses droits de propriété intellectuelle, dont son droit d'auteur, sur cette œuvre. Il est donc interdit de reproduire ou de publier en totalité ou en partie ce document sans l'autorisation de l'auteur.

Warning

The library of the Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue and the Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue (UQAT) obtained the permission of the author to use a copy of this document for nonprofit purposes in order to put it in the open archives [Depositum](#), which is free and accessible to all. The author retains ownership of the copyright on this document. Neither the whole document, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

TABLES DES MATIÈRES

Remerciements	6
Introduction	8
1. Historique.....	10
1.1 Contexte historique	10
1.2 Croyance des Autochtones	12
1.3 La légalisation de l'assimilation.....	13
1.4 L'effondrement social et la dépendance.....	17
1.5 La dépossession du territoire.....	18
1.6 La gouvernance	19
1.7 Désordre social.....	21
1.8 Colonisation	23
1.9 La violence latérale	25
1.10 La sédentarisation.....	30
1.11 La situation actuelle	32
1.12 Les hommes et leurs situations.....	36
1.14 Le début de la guérison et l'introduction des cérémonies	39
1.15 Les ressources	40
2. L'Approche traditionnelle vers la guérison : un modèle d'intervention	43
2. Roue médicinale.....	44
3.1 Les 7 enseignements ANISHNABE	47
3.2 La représentation des cycles de la vie	48
Partie II.....	56
4. Le stage	56
4.1 Les éléments essentiels pour aider la guérison.....	59
5 Vers la guérison.....	61
5.1 Enseignement sur les cycles de la vie et des valeurs.....	62
5.2 La guérison se poursuit	63
6. Mon histoire	68
6.1 Intervenant dans le monde Anishnabe	74
7. Formation du groupe Inini (homme).....	76

7.1 Les quatre volontaires du stage	77
7.2 Vers les traces des ancêtres	81
7.3 La guérison traditionnelle.....	81
7.4 Les approches traditionnelles auprès des hommes.....	82
7.5 Le cercle de la guérison.....	83
7.6 L'intervenant anishnabe	85
7.7 La restructuration de l'identité Anishnabe	86
7.8 Les obstacles = apprentissages	89
7.9 L'effet de l'approche traditionnelle.....	92
8. L'approche holistique	93
Conclusion.....	96
Vers la fierté Anishnabe	96
Références	101

LISTE DES FIGURES

Figure 1: Sur les ruines du pensionnat, à l'entrée principale, Alex C.	10
Figure 2: L'Abitibi centenaire 1898-1910	13
Figure 3: Pensionnats indiens de St-Marc-de-Figuery, près d'Amos en Abitibi	22
Figure 4: Deux garçons et robe noire	24
Figure 5: Trois garçons	25
Figure 7: Les indiens jouant aux colonisateurs	26
Figure 6: Lac Simon	31
Figure 8: Les aînés au camp lors d'un rassemblement.....	33
Figure 9: Excursion de canots	40
Figure 10: Roue Médicinale	46
Figure 11: Les cycles de la vie	50
Figure 12: Hommes en discussion	61
Figure 13: Vers la guérison	62
Figure 14: Vers le bonheur.....	67
Figure 15: Famille Anishnabe, dans leurs rôles... ..	87
Figure 16: Vers la liberté.....	100

*Une seule goutte suffit à la vie
Mille gouttes d'eau fleurissent la forêt
Merci! Aux ruisseaux, aux rivières, aux torrents et aux fleuves,
Qui se jettent à la mer et océan
Et, qui reviennent sous forme de nuages
Pour nous abreuver à la vie
(de Vieux Buck Martel)*

REMERCIEMENTS

Je remercie toutes les personnes qui ont cru en mon potentiel. Ce fut toute une aventure qui me semblait impossible à accomplir. Cependant, j'étais enthousiaste, car cela m'a permis de me découvrir et de me réaliser. Je ne me rappelle plus le nombre de fois où j'ai voulu abandonner, en me demandant : quelle idée ai-je eu d'entreprendre une telle démarche ? Ce fut tout un défi de m'engager dans ce travail, certains sujets m'ont parfois perturbé. Les lectures et les prises de conscience m'ont aidé à cheminer.

Je tiens à remercier le Créateur de m'avoir prêté cette vie, de m'avoir accompagné vers cette réalisation. Je remercie ma conjointe Élisabeth pour son support moral et nos longues conversations sur notre passion, qui est d'aider les autres à trouver la joie de vivre. Elle a su me donner son appui dans les moments qui me semblaient insurmontables, le courage de persévérer, malgré les obstacles et les doutes.

Et aussi, je n'oublie pas les professeurs et le personnel de soutien qui m'ont écouté et encouragé à poursuivre les études. Je les remercie de tout coeur.

Je dis un grand KITCI MEEGWETC à Stéphane qui a été présent lors de mes relâchements et qui a su trouver des mots pour me faire retrousser les manches et terminer ce que j'avais entrepris.

En tant qu'Anishnabe, je suis fier de mon accomplissement et je remercie mes ancêtres de leurs messages qui me sont parvenus, car sans eux, je ne serai pas de ce monde.

Cette expérience de vie et les connaissances acquises me permettront de poursuivre le processus de guérison qui s'est amorcé dans mon milieu. Je crois que cela améliorera le climat social et sera bénéfique pour les futures générations, comme l'indique un des énoncés de la Commission royale sur les peuples autochtones en 1996 : « Les jeunes autochtones savent que la culture autochtone n'est pas qu'un simple mode de vie, qu'elle plonge ses racines au cœur même de leur peuple et de leur spiritualité » (CPA vol.4, p.175). Les Anishnabek d'aujourd'hui s'enracinent dans un environnement différent de leurs ancêtres et sauront retrouver leur identité. Les Anishnabek ont pris en charge leurs problèmes et leur destinée. Ils les traitent et les résolvent selon leurs aspirations et les techniques de guérison qui leur conviennent. Ce réveil de la conscience est observé dans le pays : « Nous avons été témoins d'une renaissance de la force et de la détermination des peuples autochtones dans tout le Canada. » (Wesley-Esquimaux et Smolewski, 2004, p. 2). Je crois que

l'avenir ne sera pas plus facile, mais les gens seront toutefois mieux outillés dans ce monde en évolution.

Je tiens à mentionner les membres du personnel de l'UQAT, qui m'ont soutenu comme Christine qui a pris le temps de m'écouter, ainsi que Bruno pour le soutien pédagogique...

Pour terminer, je remercie le Conseil de la Nation Anishnabe et Kijlitowin (développement des ressources humaines de Lac Simon) pour leur contribution financière aux frais de scolarité et leur encouragement.

Alex Cheezo

INTRODUCTION

D'abord, je veux vous informer que ma langue maternelle est l'Anishnabe, l'algonquin pour les euroCanadiens. Ma seconde langue est l'anglais et, la troisième, le français. Je veux que vous sachiez que je viens d'une culture orale. Considérant que les peuples autochtones utilisent des mots simples, j'ai choisi des mots simples pour rendre cet écrit accessible.

Mon aventure dans le domaine du service social débute en tant qu'interprète pour les intervenants allochtones, suite à ma candidature à un poste pour aider les personnes ne parlant que l'anishnabe. Mon rôle était de traduire de la langue anishnabe au français pour les intervenants des services sociaux. Ce fut le début de mon expérience reliée au travail social.

Au fur et à mesure que j'apprenais ce qu'était le travail social, à travers les lectures que l'on me suggérait, comme les auteurs Alinsky (1976) et Freire (1974), je réalisais que l'aide et le soutien que j'apportais aux familles les plus démunies leur permettaient de mieux comprendre comment ils pouvaient améliorer leur situation. Cela aidait les intervenants allochtones à établir une communication avec les Anishnabek unilingues, les amenant ainsi à comprendre et collaborer avec les différents intervenants de la protection de la jeunesse, les avocats, les procureurs de la couronne, les infirmières de Santé Canada et parfois les policiers. Les gens appréciaient le soutien qu'ils recevaient de la part de nos services face à un système qui ne tenait pas compte de leur langue et de leur compréhension.

À cette époque, il y avait une section autochtone au Centre des services sociaux du nord-ouest du Québec. Il y avait des intervenants dans chaque communauté anishnabe pour apporter des services sociaux de premières lignes. Ces intervenants étaient aussi amenés à établir un lien de communication avec les fonctionnaires de différents services gouvernementaux.

Dans ce rapport, je vais vous retracer l'histoire de l'instauration des politiques de dépossession qui ont désorganisé les peuples autochtones. Je vais par ailleurs vous décrire ce qui a causé l'effondrement des valeurs qui soutenaient la société autochtone anishnabe et la situation actuelle des hommes.

Le rapport de stage que je présente est un essai basé sur l'approche préconisée par les Premières Nations du continent. L'objectif de départ est d'aider les hommes désireux de se rétablir par la création d'un espace ayant pour vocation de les accueillir et de leur permettre d'entreprendre un

processus de guérison dans le cadre d'une approche sécurisante. L'approche holistique répond aux besoins des hommes autochtones, car elle tient compte de toutes les sphères de la personne, c'est-à-dire la philosophie, la spiritualité et les valeurs morales. L'approche holistique a aidé beaucoup de personnes à passer à travers les difficultés et les traumatismes qu'elles ont vécus au cours de leur existence. Elles ont retrouvé du sens à leur vie. L'approche holistique reflète les aspirations des peuples autochtones des Amériques. Je commencerai par exposer l'histoire selon le point de vue des peuples autochtones : les premiers contacts avec l'arrivée des colonisateurs et l'effondrement du système anishnabe sous l'action des politiques assimilatrices visant à enrayer les premiers occupants des territoires. J'aborderai les conséquences sur les peuples de ces politiques paternalistes qui les ont rendus dépendants des programmes gouvernementaux.

Par la suite, je décrirai l'expérience vécue avec les participants pendant l'essai. Pour terminer, je vais démontrer l'effort que les peuples autochtones font pour se guérir des malaises et retrouver leur identité ANISHNABE, axé sur les activités culturelles et spirituelles favorisant le retour d'une société saine. La renaissance des cérémonies spirituelles viendra soutenir le processus de guérison et de résilience pour mieux avancer dans l'avenir.



*Figure 1 : Sur les ruines du pensionnat, à l'entrée principale, Alex C.
Source : Michel Tousignant, 2012*

1. HISTORIQUE

1.1 Contexte historique

Mon arrière-grand-père était un chaman très puissant. Il avait prédit longtemps avant l'arrivée des Blancs, la venue de «visages pâles» parlant des langues étranges et vêtus de façon bizarre. Il avait prédit que des vendeurs viendraient avec leurs valises de produits étranges. Une autre vision du chaman prédisait que les Blancs détruiraient les arbres avec de grosses machines. Bien sûr, personne ne le croyait. La forêt détruite exigerait des animaux qu'ils changent leur nourriture, et ce faisant les Anicinabek deviendraient faibles. Tout cela est arrivé. (Henry Kistabish, 81 ans Pikogan, *Société Matciteweia et Parcs Canada*, 1996 :60). (Bousquet, 2016, p. 97)

D'autres aînés Anishnabek ont eu des visions, ils ont vu des nuages noirs qui venaient de l'est, quelque chose s'en venait qui allait bouleverser la vie des Anishnabek, il est fort probable que ce sont les robes noires, qu'ils voyaient. Des hommes malades arriveraient sur le continent et la vie ne serait plus la même, il y aurait de grands changements. C'était une des prophéties qu'ils avaient reçues de leurs ancêtres qui se réalisa. (mentionné par un aîné lors du rassemblement chez William Commanda, Maniwaki, août 1997, Cercles de toutes les Nations)

Lors de l'arrivée des Européens en Amérique du Nord, les peuples de la famille linguistique algonquienne occupaient le tiers du territoire de la province de Québec, le quart de l'Ontario jusqu'aux États-Unis. Ils s'identifiaient comme Anishnabek, ce qui signifie *les hommes vrais*. Ces peuples nomades avaient une structure sociale organisée (Munro, 2006). Ils étaient structurés en systèmes familial et tribal. Le peuple anishnabe était gouverné par des systèmes de clan. Chaque membre du clan avait un rôle pour répondre aux besoins de l'ensemble du groupe. Les hommes médécines, les grands-pères et les grands-mères avaient un rôle de guide et de transmetteur des enseignements traditionnels aux jeunes, et agissaient comme mentors auprès de ceux-ci. Les jeunes hommes ou jeunes filles étaient libres d'accepter ou de refuser les tâches qu'on leur assignait. Cependant, il y avait une conséquence à ce refus. Les personnes avaient le choix. Cette façon de faire bénéficiait à l'ensemble des membres de la communauté. « *The Clan system for most indigenous cultures was traditionally a form governance for the people. Every Clan had their own roles and purpose that pertained to the greater good of the entire community* » (Johnston, Bouchard et Martin, 2006, p. 1).

Par ailleurs, les peuples autochtones avaient des structures sociales adaptées à leurs systèmes de valeurs, de croyances et leur environnement. Les systèmes étaient bien ancrés dans leur quotidien, c'était une question de survie du groupe.

Lors de la fondation du Canada en 1867, les Autochtones sont devenus des sujets fédéraux et les territoires ont été divisés en province, selon l'article 91 (24) de la loi constitutionnelle de 1867 de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique. « Le gouvernement fédéral s'est réservé le droit exclusif et de suprématie absolue sur les Indiens et les terres réservées aux Indiens. Cette loi réussirait à détruire efficacement les aspects de la vie des premières nations et réduirait toute la population à l'état de tutelle » (Jaccoud, 1995, p. 24 93-100). Les provinces et les industries se sont donné des pouvoirs pour exploiter les territoires en ignorant la présence autochtone. Des mesures législatives ont également été prises pour enrayer toute résistance. Les Autochtones ont ainsi été privés des services juridiques pour la défense de leurs droits. Ils n'avaient aucun recours pour faire valoir leurs revendications et dénoncer la situation qui se dégradait au fil des relocalisations et des épidémies. Pendant quelques décennies, les Autochtones ont été livrés à eux-mêmes. Cependant, ils ont tenté à maintes reprises de se faire entendre auprès des gouvernements,

mais en vain. Les chefs qui osaient s'opposer à la loi des colonisateurs étaient démis de leurs fonctions ou poursuivis pour conspiration.

1.2 Croyance des Autochtones

Selon les enseignements que l'on m'a transmis, les peuples autochtones ont leur système de croyance, qui les relie aux différents esprits et, par-dessus tout, au Grand Esprit qui est la source de vie divine. Tout le monde est relié à ce Grand Esprit, que l'on soit un homme, une femme ou un enfant, peu importe l'ethnie. L'être humain est lié aux animaux, aux arbres, aux oiseaux, aux poissons, à tout ce qui fait partie de cette création. Ils sont tous égaux à ses yeux.

Durant la colonisation, les peuples autochtones ont constamment été agressés et affaiblis à travers la criminalisation des rituels et des rassemblements spirituels. Ces rituels augmentaient leur lien d'appartenance au territoire et à leur identité. Cependant, les missionnaires transformèrent les autochtones en bons chrétiens dociles. « Contrairement à la pensée occidentale, le peuple autochtone ne se considère pas comme une entité séparée de son environnement. Chez les autochtones, on ne retrouve aucune séparation entre le monde spirituel et le monde vivant » (Van de Sande et Renault, 1998, p. 166). Quant à Dickason (1996), elle précise la relation que les Autochtones ont en rapport avec la terre : « les perceptions cycliques et holistiques de l'univers qu'ont les Autochtones font en sorte que la propriété de la terre est détenue en commun par l'ensemble de la nation tribale » (p. 350).

Selon les enseignements que l'on m'a transmis, les Autochtones sont liés à la terre et respectent la Mère-Terre. Ils prennent les choses de la terre avec humilité et remercient les animaux d'avoir donné leur vie pour les nourrir. Ils agissent de même à l'égard de tout ce qui les entoure.

Plusieurs peuples autochtones se sont tournés vers la religion de l'opresseur en croyant être épargnés par la malédiction. Le but des missionnaires était de les convertir en bons chrétiens. C'est ainsi qu'ils ont changé les noms en en donnant de nouveaux qui n'avaient aucun lien significatif avec la personne. Comme ce fut le cas dans plusieurs parties de la terre. Les missionnaires ont servi le projet colonisateur en faisant régner la peur au sein des populations autochtones. Sous prétexte de sauver les âmes, ils s'approprièrent les territoires convoités par les entreprises et les gouvernements. Les missionnaires étaient souvent de connivence avec les explorateurs européens.

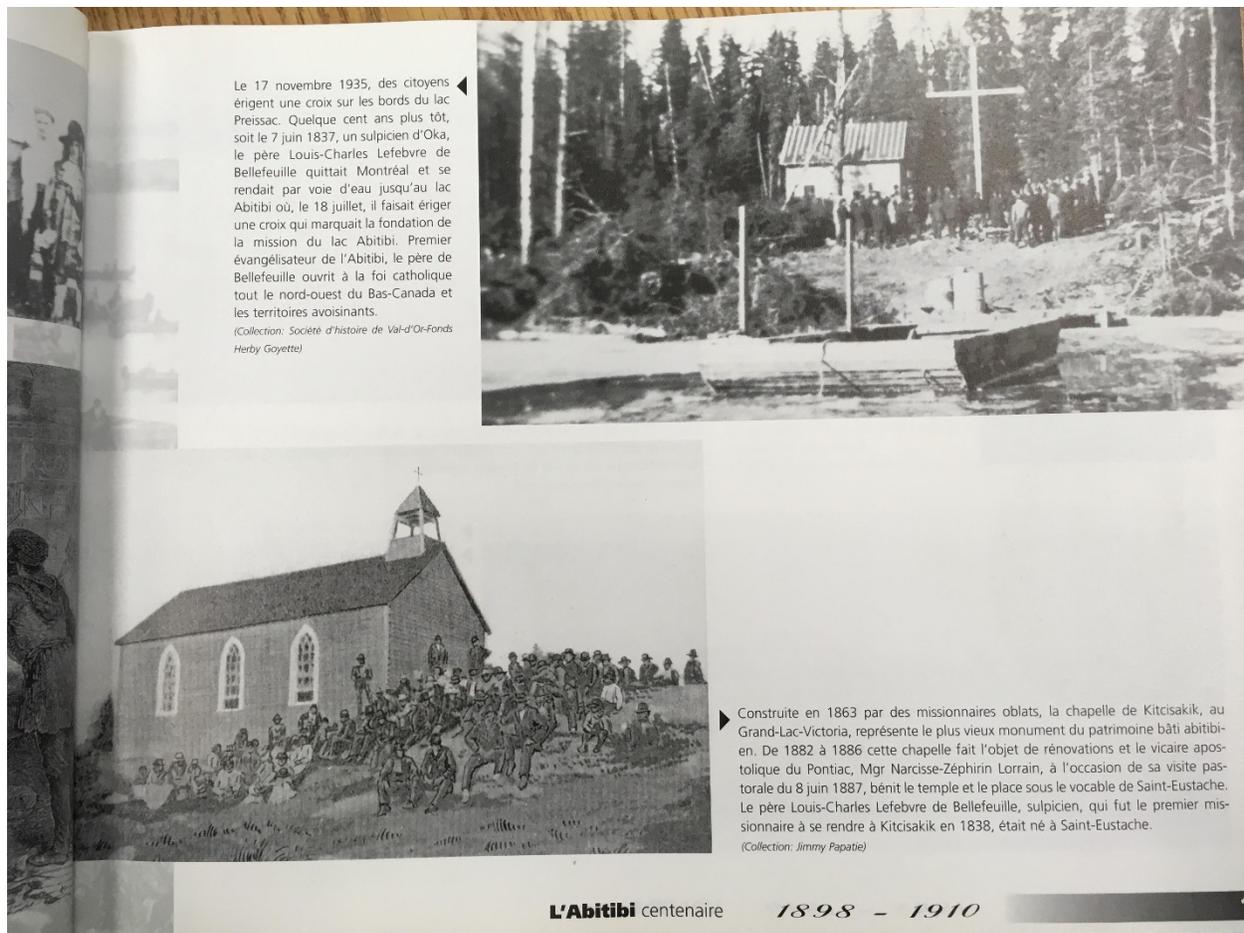


Figure 2: L'Abitibi centenaire 1898-1910

1.3 La légalisation de l'assimilation

Il est important de se rappeler que suite à la promulgation de la loi sur les Indiens en 1876, les peuples autochtones sont devenus des sujets fédéraux soumis au régime paternaliste des affaires indiennes du Canada qui maintiennent les Autochtones sous la dépendance de l'État. Les thèmes principaux de cette législation sont : « 1) le contrôle et l'usage des terres réservées; 2) le pouvoir de déterminer qui est Amérindien ou Amérindienne; 3) le fonctionnement des structures politiques amérindiennes et l'étendue de leur pouvoir; 4) la prise en charge des individus (personnes mentalement incapables, mineures, etc.) » (Martin et Girard, 2009, p. 67). La Loi sur les Indiens, qui date de 1876, est encore appliquée aux Autochtones. L'imposition de cette loi entrave l'autonomie du peuple anishnabe et continue à causer la perte de son identité, sa culture et la dépossession de son territoire. Je constate que le système de réserves, créé en 1850, a maintenu les

peuples autochtones à l'écart du développement du pays, en situation d'exclusion et d'assimilation.

Les auteurs Makokis *et al.* poursuivent dans le même sens:

In Canada, the colonization of Indigenous people continued, through the use of policies, legislation, and treaties that were designed to civilize, Christianize and, ultimately, abolish the Indigenous way of life. The creation of treaties and Indian Act of 1876 made it legal goal to eradicate Indigenous people and ultimately led to the mass loss of the traditional land, autonomy, and self-governance. The Indian Act allowed the government to control all aspects of Indigenous people's lives, in the eyes of the government, Indigenous people were not capable of managing their own affairs. (2014, p. 22)

Le processus d'assimilation n'étant pas assez rapide, et le problème indien continuant à hanter le gouvernement fédéral, Duncan Campbell, Surintendant des Affaires Indiennes, proposa en 1920 un amendement à la Loi sur les Indiens, afin de rendre obligatoire la scolarisation des enfants autochtones. Le gouvernement de l'époque y voyait, en effet, un problème, comme cette citation le démontre : « *It was the government answer to what was perceived to be an 'Indian problem' a way to 'Kill the Indian in the child' and a promise to continue until there was not a single Indian in Canada that was not absorbed by the body politic until in no Indian question or Indian Department...* » (La Fondation autochtone de l'espoir, 2014, p. 5). Donc, les enfants indiens furent arrachés à leurs parents et envoyés dans les pensionnats pour y être civilisés et christianisés selon les normes de la société dominante. Les enfants étaient forcés d'apprendre une langue étrangère et on leur inculqua des valeurs européennes. Le but de cette solution radicale au problème indien était de s'attaquer à la structure de base des sociétés des premières nations : la famille. Les parents qui ne se conformaient pas à cette obligation étaient sanctionnés, voire incarcérés.

Le gouvernement a mis en place des mesures législatives pour la solution finale au problème indien : « le gouvernement fédéral proposait aux pensionnaires âgés de dix-huit ans et fraîchement diplômés de signer un certificat d'émancipation leur permettant d'être acceptés à l'université, mais leur imposant de renoncer à leur statut d'Indien » (Ottawa, 2010, p. 32). Cette politique agressive du régime des pensionnats s'est poursuivie jusqu'à fin des années 1980.

Durant les années 1970, le gouvernement fédéral décide d'assouplir sa politique de fréquentation scolaire des enfants anishnabek, qui ne sont de ce fait plus obligés de fréquenter les pensionnats. Plusieurs parents décident de s'installer dans les territoires appelés réserves indiennes pour y

recevoir des services et des logements, ce qui leur permet de se rapprocher de leurs enfants afin que ceux-ci puissent être scolarisés.

Cette stratégie fut désastreuse pour les autochtones, qui furent éloignés de leurs territoires convoités par les riches industriels pour l'exploitation des ressources naturelles. L'exploitation forestière a contribué au changement de mode de vie des Anishnabek. Ils avaient quitté leur territoire familial pour la scolarisation des enfants.

Lors de ce changement, le rapprochement entre les parents et les enfants fut difficile. Les enfants anishinabe, transformés et fragilisés par les traumatismes, par la peur, et par une identité brisée n'avaient plus les repères nécessaires pour se sentir en sécurité. Lorsqu'ils retournèrent auprès de leurs parents, les enfants ne parlaient presque plus l'anishnabe et avaient de la difficulté à comprendre leurs parents : ils étaient devenus des étrangers dans leurs propres familles.

Encore aujourd'hui, les politiques assimilatrices affectent les Autochtones dans leur quotidien. Leurs conséquences sont lourdes et continuent de causer des blessures aux esprits des anishnabek. Certains ont considéré que le gouvernement ayant pris leurs enfants, c'était à ce dernier de continuer à les assumer, maintenant qu'il les avaient changés à leur image. Plusieurs parents se sont découragés et sentis désemparés par les comportements que les enfants avaient développés lors de leur séjour au pensionnat. Les parents ont élevé leurs enfants du mieux qu'ils pouvaient dans ce contexte, avec le peu de ressources qu'ils avaient.

Les Anishnabek ont subi des pertes considérables sur plusieurs aspects de leur humanité, notamment leurs systèmes de valeurs, leurs systèmes de gouvernance, leur culture, leur spiritualité et leur identité. Et lorsque les cérémonies furent interdites et criminalisées, les peuples Anishnabek, dépouillés de leur esprit, se sont pliés face aux exigences et à l'arrogance des colonisateurs.

Selon les colonisateurs, les Autochtones faisaient obstacle au progrès et au développement. Les colonisateurs imposèrent leurs lois avec agressivité et fermeté aux premiers habitants du pays, et les entassèrent dans des lopins de terrain appelé *réserve*, les rendant étrangers sur leur propre territoire.

Les auteurs Bombay, Matheson et Anismau (2014) décrivent comment le processus de dépossession des territoires autochtones au profit des exploitants s'est appuyé sur une législation

contraignante et désavantageuse pour les Premières Nations: « l'aboutissement funeste de la Proclamation a été d'appliquer une doctrine juridique pour déloger les peuples autochtones de leurs terres sacrées et les installer dans les petites réserves infertiles en leur donnant une maigre compensation » (p. 14). Quiconque ne se soumettait pas aux exigences des colonisateurs, à leurs lois et à leurs croyances était passible de sanctions sévères.

La notion de propriété et de possession des Européens n'est pas compatible avec les valeurs des Anishnabek. Les autochtones sont liés aux territoires, la terre ne peut être achetée ou vendue : c'est comme si vous vendiez votre mère. La philosophie Anishnabe est claire : nous appartenons à la terre, même nos vies, et elle nous est seulement prêtée pour un temps. L'harmonie avec l'environnement était auparavant assurée par des règles qui encadraient la vie du peuple autochtone. Le Créateur a désigné celui-ci comme gardien de la terre. Les peuples autochtones dépendaient de la terre pour se nourrir et pour se loger. Ils étaient chez eux. Ces enseignements m'ont été transmis par des aînés que j'ai rencontrés tout au long de mon parcours sur cette terre.

Donc, les colonisateurs ont mis en place des politiques pour mettre fin à la culture et à l'identité autochtone en créant le Canada. Selon Jaccoud (1995) : « on peut identifier cinq principales stratégies de formation de l'identité nationale 1) l'assimilation; 2) le multiculturalisme; 3) la ségrégation; 4) l'exclusion; 5) l'ethnocide, qui consiste à déconstruire et à transformer les frontières d'appartenances et le groupe dans le but de niveler les différences pour imposer une appartenance unique » (p. 94).

Pendant des décennies, les peuples autochtones sont livrés à eux-mêmes et ignorés par les gouvernements. Malgré les politiques oppressives, assimilatrices et le racisme systémique envers les peuples autochtones, ils se défendent et affirment leurs droits sur les territoires devant les tribunaux. Plusieurs causes seront entendues dans la Haute Cour du pays, la Cour Suprême. D'après le juge en chef Lamer, que je cite :

Selon moi, la doctrine des droits ancestraux existe et est reconnue, et confirmée par le paragraphe 35 (1) de la Loi Constitutionnelle de 1982 et ce pour un fait bien simple : quand les Européens sont arrivés en Amérique du Nord, les peuples autochtones s'y trouvaient déjà, et vivaient en collectivités sur ce territoire et participaient à des cultures distinctives comme ils l'avaient fait pendant des siècles. C'est ce fait, par-dessus tout, qui distingue les peuples autochtones de tous les autres groupes minoritaires du pays et qui commande leur statut juridique et maintenant constitutionnel particulier. (McNeil, 2007, p. 7)

Durant les années 70, le gouvernement fédéral met en place la politique de revendication territoriale afin de tenter de régler le litige de juridiction territorial avec l'ensemble des regroupements autochtones (terme d'un colonisé) dans le pays. La politique sur les revendications territoriales du gouvernement vise à modifier les relations entre les premières nations et le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux. La convention de la baie James avec les Cris en est un exemple concret. Plusieurs communautés autochtones du Canada négocient des ententes afin de s'assurer une base territoriale pour leur développement. Ces ententes visent à éteindre le titre et les droits ancestraux des autochtones sur le territoire. La clause d'extinction ne convient pas aux Premières Nations, car ils ne veulent pas disparaître, mais au contraire être reconnus comme peuple. Certains groupes d'autochtones, des provinces de Québec et de la Colombie-Britannique, n'ont jamais signé de traités avec les gouvernements provinciaux et fédéraux. Donc, le titre et les droits ancestraux n'ont jamais été éteints, et leurs systèmes de gouvernance ont pratiquement été éradiqués. Toutefois, ces peuples autochtones continuent à pratiquer leurs systèmes de croyances.

1.4 L'effondrement social et la dépendance

L'arrivée massive des nouveaux arrivants sur le territoire des autochtones a occasionné des conflits et des épidémies. Les cultures autochtones se sont effondrées sous l'action des politiques oppressives que le gouvernement leur a imposées, entraînant des conséquences graves sur le plan social, politique et spirituel. La démographie autochtone a aussi été grandement affectée par la colonisation : près de quatre-vingt-dix pour cent des premiers habitants furent décimés par des maladies contagieuses et par les conflits armés, comme le mentionnent Wesley-Esquimaux et Smolewski (2004, p. 22) :

Au moins jusqu'en 1918 diverses épidémies ont décimé les populations autochtones de tout le continent certains s'avancent aussi loin que l'Alaska vers le nord et La Colombie-Britannique vers l'ouest. Dobyns (1983) suggère que 90 à 95 pour 100 des populations autochtones furent éliminés par les maladies épidémiques, la guerre, l'esclavage, la famine ainsi que par désespoir complet, la plupart des décès survenant en l'espace d'un siècle après le premier contact (Cook, 1973).

Les colons se sont installés sur les territoires convoités pour exploiter les ressources naturelles. Les Autochtones ont dû se relocaliser afin de se protéger des intrus. Avec la disparition des aînés, porteurs de connaissances, on assista progressivement à une dégradation générale liée à la perte

de culture, au déclin de la tradition et des codes moraux qui soutenaient la structure sociale. Tous furent grandement affectés, quel que soit le statut social. La promulgation de la loi sur les Indiens et la création du système de réserve vinrent saper le système de gouvernance des peuples autochtones, ce qui les obligea à se soumettre aux règles des colonisateurs.

1.5 La dépossession du territoire

Les autochtones ont tenté de maintenir leur système de gouvernance. Cependant, la loi sur les Indiens ne reconnaît pas le système de gouvernance traditionnelle. Il faut se rappeler que le pouvoir des conseils de bandes est une délégation du ministère des Affaires autochtones et se limite aux territoires des réserves. Cette manœuvre a créé l'effondrement du système de gouvernance des peuples autochtones, selon l'anthropologue Bousquet (2016) :

Le gouvernement fédéral a été un agent important de ce changement, en imposant le système de conseil de bande aux Amérindiens et en les mettant sous la tutelle du ministère des Affaires indiennes. Il ne fut pas seul : la Compagnie de la Baie d'Hudson et les missionnaires « ont pris tour à tour le contrôle sur les communautés amérindiennes... parlant en leur nom. (p. 249)

Les Autochtones ont toujours, à maintes reprises, fait valoir leurs droits en se rendant à la capitale fédérale, mais ils furent ignorés. Entre les années 1930 et 1940, les chefs des communautés anishnabek se rendirent à Ottawa pour affirmer leur présence sur les territoires que l'on octroyait aux colons.

Les années quarante furent une tentative de former un gouvernement autochtone. Le mouvement d'affirmation des droits autochtones était dirigé par William Commanda, Chef suprême des Algonquins et un Wendat, Jules Sioui, secrétaire. Tous deux ont formé un organisme connu sous le nom de *Gouvernement de la nation indienne de l'Amérique du Nord* (Bousquet, 2016). Ils ont affirmé le droit à l'autodétermination, ce qui leur a valu des sanctions sévères. Messieurs Sioui et Commanda furent incarcérés pour trahison et incitation à la révolte, alors que leurs revendications avaient pour seul objectif d'améliorer la situation pénible des différentes communautés.

Au cours des années qui suivirent ce mouvement d'affirmation, les Autochtones tombèrent presque dans l'oubli. À la fin des années soixante, le gouvernement fédéral déposa une proposition qui allait régler une fois pour toutes « le problème indien ». Les peuples autochtones devaient s'intégrer dans la masse comme le proposait Jean Chrétien, alors ministre des Affaires indiennes

et du Nord Canada, dans le *Livre blanc* de 1969 officiellement intitulé « *La politique indienne du gouvernement du Canada* ».

Salée (2005) explique :

Le discours d'égalité formelle cherche en fait à fondre les porteurs de culture et d'ethnicité minoritaires dans le moule homogénéisant la nation de manière à ce qu'ils disparaissent et à ce que s'estompent avec eux leurs prétentions identitaires différentialistes qui menacent l'intégrité de la communauté politique et remettant en cause le statut sociopolitique et culturel des groupes dominants ou majoritaires. (p. 66)

L'auteur mentionne qu'il ne faut pas être trop différent, en rapport avec l'autre, mais en reconnaissant l'autre : « tolérer ou même reconnaître l'Autre, mais, on veut bien accepter sa présence, mais selon les règles qui ne lui appartiennent pas » (2005, p. 66). Les autochtones veulent gérer leurs propres affaires selon leur priorité et leur besoin.

Il est clair que les droits des autochtones existent et sont enchâssés dans la loi constitutionnelle de 1982 au paragraphe article 35 (1) :

Lors du rapatriement de la Constitution de 1982, les Autochtones du pays réussirent à se faire entendre auprès des gouvernements provinciaux. Ce qui provoqua des conférences constitutionnelles, en 83-84-85 et 86 dans le but d'insérer les droits des autochtones dans la Constitution du Canada et ainsi qui vient garantir la protection des droits et titres autochtones issus des traités. Mais, « depuis la reconnaissance des droits ancestraux et issus de traités au Canada par le paragraphe 35(1) la Constitution canadienne a généralement accepté le droit inhérent des peuples autochtones à s'autogouverner, mais quelle est étendue de cette autorité gouvernementale, ou compétence, exercé par inhérent des gouvernements autochtones ? » (McNeil, 2007, p. 1)

En réalité, le système paternaliste des gouvernements, telle la loi sur les Indiens, continue de s'appliquer. Les peuples autochtones doivent toujours prouver auprès des tribunaux que les titres et le droit de se gouverner existent, bien que ceux-ci n'aient jamais été respectés.

1.6 La gouvernance

Le rôle des leaders Anishnabek s'est transformé avec l'imposition de la Loi sur les Indiens. Selon les aînés, le chef est un porte-parole, non une personne qui décide, surtout lorsqu'il s'agit des intérêts qui concernent l'ensemble des membres. Les décisions étaient prises par consensus pour l'intérêt du groupe. Comme le soulignent Wesley-Esquimaux et Smolewsky (2004), « les puissances coloniales ont introduit des distinctions de statut, marqué et imposé des règles strictes en ce qui concerne la conduite du gouvernement, régi le système des récompenses et des punitions

de la société et le pouvoir et les symboles de statut social » (p. 28). La gouvernance traditionnelle a été éradiquée et cela a créé un déséquilibre de la société autochtone.

Traditionnellement, la gouvernance était sous forme de système de clan. Il y avait également des conseils des aînés qui agissaient comme des gardiens des traditions et de la gouvernance. Selon McNeil (2007) :

Les aînés expriment sans réserve leur croyance que la source de la souveraineté de leurs peuples se trouve dans cette relation très spéciale et entière avec le Créateur. Cette croyance était le cadre des institutions et des lois politiques, sociales, éducatives et culturelles de leurs peuples qui leur a permis de survivre comme nations depuis le début des temps jusqu'à ce jour. (p. 6)

De nos jours, j'observe que les aînés ne font plus le poids dans une structure qui leur est étrangère, ce qui crée des conflits entre les générations. Par ailleurs, il y a eu du développement au niveau des politiques concernant les droits des Autochtones. Toutefois, comme le stipulent Martin et Girard (2009) :

Plusieurs estiment que tant et aussi longtemps que leurs droits ancestraux et le titre aborigène ne seront pas reconnus par les instances politiques gouvernementales, le développement de nouvelles pratiques plus conformes au paradigme sera limité. De plus, la reconnaissance du titre et des droits ancestraux reste à débattre, malgré le jugement de la Cour Suprême. Malgré le discours actuel d'inclusion des autochtones dans le processus de gouvernance, plusieurs ne croient pas que la relation s'est inversée : le pouvoir de prendre des décisions est toujours entre les mains de l'État et ce malgré l'apparence d'une autochtonisation du processus. (p. 61-62).

Afin de mieux comprendre le contexte de la politique actuelle, Salée (2005) décrit ceci :

De plus en plus engagé dans la préservation, l'amélioration et la sauvegarde de la vie, l'État moderne, selon Foucault, dut en toute logique renoncer par le fait même à la faculté de disposer de la vie, abdiquant du coup le pouvoir qu'il exerçait pratiquement sans contrainte physique, éthique ou morale, auparavant. Or, l'idée de race et le racisme apparurent rapidement comme des stratagèmes permettant à l'État moderne de justifier ses interventions dans le champ de la vie, et qui ne méritent pas ce privilège et donc renouer en toute légitimité avec un pouvoir traditionnel. (p. 81)

La société dominante s'ingère dans tous les aspects de la vie des Autochtones. Selon mon opinion, cela crée un malaise profond et est perçu comme une insulte chez les autochtones. Toute tentative de détruire la culture anishnabe a été un fiasco qui perdure encore aujourd'hui.

En fait, c'est un génocide culturel que les peuples autochtones vivent aujourd'hui. Et, les hommes autochtones en sont grandement affectés, car ils ont été limités dans leurs mouvements par des lois qui s'opposent à la pratique de leur culture.

1.7 Désordre social

On voit apparaître chez les individus des comportements dysfonctionnels. Les différentes formes d'abus, le dénigrement de soi, le laisser-faire, la violence dirigée envers soi-même et envers les êtres, même les plus chers, se développent avec pour conséquence une augmentation du risque suicidaire chez les personnes les plus fragiles. Nombreux sont les hommes qui, ayant intériorisé l'image négative véhiculée au sujet des Autochtones, ont une faible estime d'eux-mêmes. Ils se perçoivent comme des batteurs de femmes, des alcooliques, des toxicomanes, des paresseux, des profiteurs du système. Ils deviennent complices dans leur silence.

La frustration et la colère refoulées des hommes deviennent des bombes à retardement : plusieurs vivront une dépression ou développeront une maladie mentale. Les hommes n'ont pas eu le choix de suivre ce qu'on leur imposait et certains d'entre eux iront jusqu'à renier leur identité anishnabe en s'affranchissant selon les dispositions de la loi sur les Indiens. Le rôle des hommes s'est transformé graduellement en adoptant les valeurs de la société blanche, ce qui va à l'encontre des valeurs anishnabe. On remarque l'apparition de nouveaux comportements comme l'individualisme et la compétition. De plus, ces traumatismes vécus par les autochtones ont de lourdes conséquences sur plusieurs aspects de leur humanité. Les auteurs Hylton *et al.* (2002) décrivent des faits en ce sens : « De plus, le fait de côtoyer une telle fréquence d'abus sexuels et de violence résultant de la colonisation fait en sorte que les comportements marqués par la violence et l'abus ont été acceptés et perpétrés » (p. 22).

Ces différentes formes d'abus finissent par être normalisées par de nombreux hommes aux prises avec la violence. Les émotions négatives des hommes, enfouies en eux-mêmes, deviennent ingérables et affectent leur santé physique, mentale, psychologique et spirituelle. Ils ont appris à ne pas ressentir, à ne pas pleurer et à survivre sous la menace perpétuelle d'être rejetés, de subir de la violence et d'être ridiculisés. Ces comportements déviants appris provoquent des frustrations et de la haine au sein de la famille et de la communauté. Ces blessures et sentiments négatifs risquent de ressortir de façon violente. Alors pour tenter de soulager cette souffrance viscérale, plusieurs d'entre eux se tournent vers l'alcool et la drogue, espérant y trouver un certain réconfort et échapper au mal-être... mais ce n'est qu'une illusion. D'autres se suicident pour enrayer la souffrance, se sentant pris dans le tunnel noir du non-retour.

Selon mon expérience de vie, à une certaine époque, il était défendu d'exprimer ses émotions. Quiconque osait exprimer son désaccord ou ses émotions était réprimandé par les personnes détenant l'autorité dans les établissements religieux. Les jeunes subissaient devant leurs pairs des punitions humiliantes. Face à cela, ils ont appris à ignorer ou intérioriser leurs émotions. La peur était omniprésente, à tel point que certains voulaient être invisibles pour ne pas ressentir ou de ne pas vivre l'humiliation.

Selon Smolewsky et Wesley-Esquimaux (2005), « le traumatisme historique intergénérationnel survient lorsque les effets ne sont pas résolus à l'intérieur d'une génération, et il continuera à affecter les personnes, les familles et les collectivités tant que le traumatisme n'aura pas été abordé sur les plans intellectuel, affectif, physique et spirituel » (p. 2). Tandis que les auteurs Bopp, Bopp, Lane et Brown (2002) avancent ceci : « Il est clair que ces diverses sources de traumatismes extrinsèques aux collectivités autochtones ont eu pour conséquences de provoquer un vaste éventail de comportements dysfonctionnels et nuisibles comme la violence sexuelle et physique qui se sont transmis, génération après génération, à l'intérieur des collectivités » (p. 7). Il est donc important que les autochtones prennent conscience des impacts des traumatismes non-résolus.



Figure 3: Pensionnats indiens de St-Marc-de-Fugury, près d'Amos en Abitibi
Source : APOMI

1.8 Colonisation

La colonisation a eu des conséquences néfastes sur l'ensemble des peuples autochtones. D'abord, il est important de préciser ce qu'est la colonisation/colonialisme. Selon le rapport provisoire, l'enquête Nationale sur les femmes et les filles autochtones disparues et assassinées (2017) :

Le colonialisme est une tentative d'imposition ou une imposition réelle de politique, des lois, de mœurs, d'économie, de cultures, de systèmes et d'institutions par des gouvernements colonisateurs pour appuyer et perpétuer l'occupation de territoires autochtones, l'asservissement des Nations autochtones ainsi que les schèmes de pensée internalisés et externalisés. Le colonialisme désigne l'idéologie qui prône la colonisation. La colonisation s'entend généralement du processus par lequel les Européens ont envahi et occupé les territoires nationaux des Autochtones. (p. 8.)

Toujours dans ce même rapport, madame Sarah Hunt affirme que :

Le colonialisme compte sur la déshumanisation à grande échelle de tous les Autochtones –enfants, personnes bi spirituelles, hommes et femmes. Par conséquent, la violence coloniale peut être considérée comme ayant une incidence sur nous tous sur le plan de l'humanité qui nous est refusée. Pourtant, cette déshumanisation est plus cruellement ressentie chez les filles, les femmes et les personnes bi spirituelles ou transgenres puisque la violence physique et sexuelle perpétrée contre nous est toujours considérée comme normale. (p. 8).

Le régime des pensionnats a compromis les liens affectifs entre les parents et leurs enfants qui, arrachés à leur famille et à leur environnement, subirent une rupture de communication et la perte de leur identité. Ils avaient appris une langue étrangère et des mœurs que les parents ne comprenaient pas. Après un certain temps au pensionnat, plusieurs enfants ne parlaient presque plus leur langue maternelle, car ils pratiquaient le français ou l'anglais à la place. Certains parents déclaraient ne plus reconnaître leur enfant.

Le fait de couper les liens avec les parents a été le point culminant de la stratégie mise en oeuvre pour supprimer le problème indien sur le continent. C'est par la voie législative que tout enfant indien devait être éduqué pour y extirper l'indien en lui. « Dans le cas des Autochtones du Québec, certains événements d'un passé colonial et postcolonial ont perturbé l'organisation de la famille et sociétale » (Rapport du groupe de travail sur l'adoption coutumière en milieu autochtone, 2012, p. 9).



Figure 4: Deux garçons et robe noire
Source : APOMI

Le processus d'assimilation vécue par les Premières Nations a eu pour conséquence de créer du désordre social dans les communautés autochtones. L'imposition de la Loi sur les Indiens et la sédentarisation ont causé la perte totale de l'autonomie, de la culture et de la spiritualité du peuple anishnabe. Comme l'indique Vitenti (2012) : « En se basant sur les changements historiques vécus par les peuples autochtones de l'Abitibi, en l'espace de quelques années, ces communautés sont passées d'un mode vie semi-nomade à la sédentarisation dans des villages souvent éloignés de leurs territoires de chasse. Cette transformation a occasionné ainsi un bouleversement radical au mode de vie traditionnel » (p. 89). Je constate que cela a affecté la génération suivante, ce qu'il est important de souligner. Des auteurs ont suggéré que les impacts négatifs des pensionnats ne se limitaient pas uniquement aux ex-pensionnaires autochtones, mais touchaient également leurs descendants. (Bombay et *al.*, 2009 et 2004 ; Ross et *al.*, 2016).

Tandis que Mussell (2005) rapporte ceci dans son ouvrage :

Les répercussions profondes des pensionnats sur le fonctionnement des familles, de génération en génération, ont été perturbatrices pour la transmission des valeurs susmentionnées, en particulier

pour les enfants et sexe masculin. Pour beaucoup d'entre eux, la prise en charge de leur santé se limitait principalement à leurs besoins physiques comme s'habiller eux-mêmes, obtenir quelque chose à manger, laver leur visage et leurs mains, et parfois se coiffer. (p. 80)

Selon mon expérience de vie, les règles étaient très strictes dans les pensionnats. En fait, les enfants vivaient constamment dans la terreur. Plusieurs ont appris à être hyper vigilants, toujours aux aguets.



Figure 5 trois garçons
Source : APOMI

1.9 La violence latérale

À ma connaissance, le régime des pensionnats a produit la violence latérale entre les élèves ; ces comportements se sont perpétués au retour dans leurs communautés respectives. Lorsqu'ils sont devenus adultes, les survivants des pensionnats ont normalisé ces comportements violents. D'après Bombay, Matheson et Anismau (2014) « Si leurs parents y sont allés, ils ont vécu des expériences traumatisantes, des ruptures ayant influé sur l'attachement et suscité la perte de confiance, la colère, l'anxiété, la crainte, des sentiments d'incapacité et d'impuissance et de la rage » (p. 74). Plusieurs survivants des pensionnats ne connaissaient plus leurs cultures, leurs coutumes et leur langue. Ils se sont adaptés dans un climat de violence, en dénigrant, en intimidant pour se protéger

des autres. Selon moi, c'est l'interdiction du système de croyances autochtone qui a provoqué un déséquilibre social. Il est important de se rappeler que quiconque pratiquait les rites était sanctionné, ce qui a contribué aux changements des rôles entre les hommes et les femmes. Ces bouleversements ont été à l'origine de conflits familiaux.

La violence familiale et les abus dans les collectivités autochtones constituent également une caractéristique sociologique des communautés entières et non pas seulement de certaines personnes et familles. Cette violence est enracinée dans le tissu complexe de l'histoire des sociétés autochtones et de leur dynamique qui en résulte à l'abus de pouvoir, au contrôle, domination, à la terreur et à l'intimidation. (Bopp et Lane, 2003, p. 11)

De nos jours, les hommes ne trouvent plus leur place dans plusieurs domaines, tandis que les femmes affirment la leur dans la société anishnabe. Elles sont ainsi nombreuses à se présenter lors des élections, à s'impliquer dans le développement social et à participer aux cérémonies. Elles sont la source de la guérison et de la vie. À l'inverse, les hommes s'impliquent peu dans le développement communautaire et ont tendance à rechercher le contrôle par l'intimidation et la violence.



Figure 6: Les indiens jouant aux colonisateurs
Source : APOMI

L'auteure Déborah Chansonneuve (2005) identifie des outils du génocide culturel utilisés : « La honte de leur culture, la déconnexion de leur culture et les traumatismes » (p. 31). Les jeunes anishnabe s'identifient à d'autres ethnies. Par exemple, ils peuvent adopter les attitudes et les codes vestimentaires affichés par certains groupes de jeunes afro-américains. C'est une tendance qui m'interroge. Il est frappant de constater que l'identité anishnabe est devenue une honte. D'après mes observations, les traumatismes intergénérationnels ont contribué à cette situation.

« Les comportements dysfonctionnels se sont développés suite à des séjours au pensionnat où il y avait trois règles : se méfier, se taire et rester insensible ». (Bopp et Lane, 2003, p. 27). Les gens se sont créés des carapaces pour survivre dans un monde hostile. Selon mon expérience, la vie dans les pensionnats a généré de tels traumatismes que les hommes autochtones ont connu par la suite de grandes difficultés à tisser des liens sécuritaires avec leurs enfants, leurs conjointes ou leurs parents. D'autres se sont déchargés de leurs responsabilités parentales, car le gouvernement avait pris leurs enfants pour en faire des personnes obéissantes et soumises à leur système patriarcal. Il a été difficile, pour les parents des enfants qui ont séjourné dans les pensionnats, de retrouver leur place et leur autorité parentale, notamment dans la mise en place de règles et de limites éducatives. Selon Dr Brant dans l'ouvrage de Mussell (2005) : « Il semble que les parents souhaitent éviter le désagrément associé à l'établissement des règles et des règlements ainsi qu'à leur application. Les parents ont tendance à craindre de poser des gestes qui pourraient entraîner le rejet par des proches, en particulier leurs enfants » (p. 38).

Tout comme le décrivent Makokis, Bodor, Barker, MacArthur, Peters, Friesen et Steinhauer (2014) :

Domestic violence is a significant problem in indigenous families across Canada. This abuse takes many forms, including physical, emotional and sexual, and may include the neglect of children, spouses, and/or elders. As with the widespread domestic violence in the non-Aboriginal population, the most violent offenders tend to be male. (p. 62)

La plupart des hommes ont eu une enfance difficile. J'ai été témoin et j'ai subi des actes de violence et d'abus. Il faut bâtir l'estime de soi des jeunes hommes avant qu'ils puissent entreprendre des démarches pour subvenir à leurs besoins. Par la suite, ils auront besoin de support pour entreprendre une démarche de guérison. Une équipe de recherche de l'Université du Québec à Montréal a fait la constatation suivante : « La conséquence la plus grave que nous avons notée

demeure la rupture du lien d'attachement entre les parents et les enfants et l'effacement de modèles quotidiens de soins parentaux et de gestes d'affection, les enfants étant séparés très jeunes de leurs parents pendant des mois » (Tousignant et *al*, 2012, p. 37).

De ce fait, le nombre de signalements faits au système de la protection de l'enfance est remarquable et préoccupant. Ces signalements sont souvent reliés à des situations de violence dont les enfants sont témoins ou victimes, ou des situations de négligence où les besoins des enfants ne sont pas comblés. Lors d'un entretien avec la superviseure de service secteur Lac Simon de la Protection de la Jeunesse, elle mentionne ceci : « Le nombre de signalements retenus chez les allochtones est 119 sur 1000 habitants et tandis que chez les autochtones 361 sur 1000 habitants pour l'année 2014-15 ». Lorsqu'on compare les chiffres entre les Autochtones et allochtones, je constate qu'il y a un problème. Les interventions visent à protéger l'enfant et ne tiennent pas compte de la famille Anishnabe (entrevue auprès de la superviseure de la DPJ de Lac Simon, novembre 2016).

Le manque d'habiletés parentales des jeunes parents, souvent ex-pensionnaires des pensionnats indiens, la surconsommation d'alcool et de drogue, la mésadaptation des individus, la négligence et le manque de ressource sont à l'origine de nombreux placements d'enfants. D'après la superviseure de la protection de la jeunesse, il y a une surreprésentation des enfants autochtones signalés et placés en famille d'accueil. Le tribunal de la jeunesse tente d'aider les familles autochtones, en imposant aux parents d'aller dans les centres de traitement pour abus d'alcool et de substances. Cependant, la difficulté qu'éprouvent certains parents à adhérer à ces injonctions thérapeutiques entraîne souvent des mesures de placement des enfants dans des foyers d'accueil gérés par l'état ou dans des familles autochtones jusqu'à l'âge de la majorité. Certaines mesures se terminent par une adoption. Toutefois, l'analyse de ces situations permet de constater que les mesures sont centrées sur l'enfant, tandis que la famille reste stigmatisée de génération en génération. Il est important de se rappeler que les parents n'ont pas reçu les enseignements requis pour fonder une famille comme Makokis, Bodor, Barker, MacArthur, Peters Friesen et Steinhauer (2014) le décrivent dans leur ouvrage :

As these children became parents, they had little to no concept of effective parenting or how to provide the love and attentive caregiving that supports children to thrive. In the absence of the knowledge, many parented in the manner that they were treated, which resulted in the repetition of their trauma in the next generation. (p. 37)

Selon mes observations, de nombreux jeunes parents ne réalisent pas la carence qu'ils portent en eux, et les blessures qu'ils ont intériorisées. Il arrive souvent qu'ils fassent des tentatives pour se rétablir en fréquentant des centres de traitement. Mais malgré leurs efforts, les placements de leurs enfants se prolongent, si bien qu'ils finissent par se décourager. Ils se tournent alors vers leur ancien mode de vie qui est la consommation d'alcool et de drogue.

Selon les intervenants en toxicomanie, certaines personnes n'adhèrent pas à l'approche traditionnelle, car leurs parents ou leur entourage désapprouvent cette façon de faire. Il est donc important de diversifier les approches qui peuvent accommoder les personnes, en tenant compte de leur réalité. Selon mon expérience, les approches conventionnelles mettent souvent l'accent sur ce qui ne va pas bien ou sur les difficultés rencontrées. Alors que de nombreuses personnes reconnaissent leurs difficultés, elles sont à la recherche des voies qui vont les amener à persévérer dans le processus de guérison. Les intervenants devraient mettre l'accent sur les aspects positifs et sur l'amour. Wilkinson et *al.* (2003), cités dans l'ouvrage de Bourbonnais-Blanchette (2015), mettent en évidence « la tendance en intervention à mettre le focus sur les symptômes et ce qui est à réparer. Pour eux, dans une approche de psychologie positive puisque l'être humain est fondamentalement bon, l'on doit plutôt miser sur les forces et les façons de promouvoir le fonctionnement optimal de la personne » (p. 59). Les intervenants non autochtones s'acharnent constamment sur les symptômes et les clients finissent par démissionner au lieu d'accepter l'aide qui est offerte par le service. D'autres se sentent rabaissés, comme s'ils ne savaient pas qu'ils ont un ou des problèmes. Dans le même sens, j'ai développé la conviction qu'il est important de croire au potentiel de chaque personne.

À la lecture de Garai (2001 ; cité dans Bourbonnais-Blanchette, 2015), il est possible de faire un rapprochement entre la vision de l'intervention dans les cultures autochtones et l'approche humaniste décrite par cet auteur. Selon cette approche, les gens ne sont pas perçus comme étant malades, mais plutôt comme aux prises avec des problématiques diverses qu'ils ont la force de surmonter en développant leur capacité de résilience.

Cependant, les autochtones sur réserve se sont créé une prison avec des barreaux invisibles, comme l'exprime Marilyn Frye (1983; citée dans Graveline, 1997) en utilisant une métaphore sur l'oppression :

the experience of oppressed people is that the living of one's life is confined and shaped by forces and barriers which are not accidental or occasional and enhance unavoidable, but are systematically related to each other in such a way as to catch one between and among them and restrict or penalize motion in any direction (p. 91).

En fait d'après moi, les Autochtones vivant sur le territoire des réserves se sont construit une cage mentale causée par l'oppression, le racisme et la loi sur les Indiens. Leur perception est influencée par de fausses croyances, alors qu'ils ont l'opportunité de se développer pour être des Anishnabek heureux et en santé. Au fil des ans, une mentalité s'est développée en laissant de côté l'aspect culturel du rôle de l'homme. La transmission des enseignements n'est plus comprise par la jeune génération.

1.10 La sédentarisation

L'éducation obligatoire des enfants a contribué à la sédentarisation des Autochtones. Les parents ont dû déménager dans les réserves afin que les enfants puissent avoir accès à l'éducation, à défaut de quoi ils se faisaient couper leurs chèques d'assistance sociale et les allocations aux enfants.

Le changement rapide n'a pas laissé le temps aux parents de transmettre les connaissances appropriées, car eux-mêmes étaient aux prises avec leur propre désarroi. Les hommes ont été grandement affectés par la transition de la vie nomade à la vie sédentaire. Autrefois, les rituels d'initiations servaient à discipliner les garçons en âge de comprendre. Cependant, ces rituels ont été supprimés avec la venue des missionnaires. Ils prétendaient que nous faisons appel aux mauvais esprits. Dans une entrevue menée en 2003, un aîné de Lac Simon explique que ces rituels favorisaient l'engagement face à ses responsabilités en tant que jeune homme. Ils avaient leur fierté, mais ils sont devenus dépendants des programmes des gouvernements. Les hommes ont perdu leurs rôles de pourvoyeurs et de protecteurs. De plus, ce rituel de passage à la vie adulte favorisait une vie équilibrée.



Figure 7: Lac Simon
Source : W. Cheezo

Tous ces facteurs : le régime des pensionnats, l'évangélisation, les politiques d'assimilation et l'appauvrissement de la culture anishnabe ont contribué à développer des comportements violents au sein des familles autochtones, comme l'expliquent Boop et Lane (2003) :

Certains auteurs féministes soutiennent que les conventions à caractère culturel qui sont axées sur le privilège réservé aux hommes, la domination et le pouvoir des hommes (parfois désignés sous le régime patriarcal) dont on a hérité constituent un système édifié socialement au moyen duquel les hommes oppriment et soumettent les femmes, et c'est ce système qui donne prise à la violence et à l'abus. (p. 25)

Certains hommes croient qu'ils peuvent contrôler ou posséder une femme, qu'ils ont le pouvoir sur elle, comme le souligne Bopp et Lane en affirmant : « en livrant des hommes une analyse éclairée, quant à la raison pour laquelle ils ont un comportement violent, notamment, le « privilège attaché au fait d'être un homme », la croyance en ce que l'homme est « ROI dans son propre château » et que l'homme a le droit d'exercer le plein contrôle chez lui » (2003, p. 27). La violence

faite aux femmes est désormais le fléau auquel les peuples autochtones doivent s'attaquer pour améliorer le climat social et créer une harmonie entre les hommes et les femmes.

Selon mes observations de la situation des hommes, le déni et la fuite sont des facteurs qui retardent le processus de guérison et s'il n'y a pas de changement, cela ne fera que perpétuer la violence et les abus : « La normalisation des comportements contribue à la stagnation au développement. Les comportements déviants et violents des hommes créent l'insécurité au sein de la population et perpétuent la violence et les abus » (Mussell, 2005, p. 58).

1.11 La situation actuelle

La réalité des jeunes hommes et des survivants des pensionnats n'est pas si différente, encore de nos jours. Les garçons sont livrés à eux-mêmes et libres de faire ce qu'ils veulent. Ce manque d'encadrement les mène vers la délinquance.

Selon mes observations, c'est à l'adolescence que les jeunes autochtones commencent à consommer de l'alcool et de la drogue. Lorsqu'ils sont intoxiqués, ils se croient libres, ils n'ont plus de gêne, de frontières et sont en mesure de verbaliser ce qu'ils ressentent. L'impuissant devenu puissant devant son adversité. Il est devenu invincible, cherchant à prouver qu'il est le plus intelligent, le plus fort, en agressant les autres, ce qui provoque des situations d'abus et de violence physique, conjugale, psychologique, verbale, spirituelle et sexuelle.

Ces situations de violences sont souvent ignorées ou banalisées par les membres de la communauté. Ils ne veulent pas se mêler aux problèmes des autres, ce qui crée des relations interpersonnelles difficiles qui finissent en conflit entre les familles. Plusieurs familles vivent des traumatismes intergénérationnels qui les amènent à s'isoler et à souffrir dans leur coin. Cependant, ces situations ne sont pas ignorées, comme le mentionnent Muckle et Dion (2008 : 64) :

Il existe actuellement un consensus parmi les chercheurs autochtones concernant l'impact dévastateur de la colonisation et des pensionnats, certains tiennent même ces établissements pour responsables d'un vaste traumatisme historique. En effet, ces écoles résidentielles sont aujourd'hui reconnues pour avoir sérieusement perturbé la culture autochtone, son système familial ainsi que son système communautaire. (Blackstock, Brown et Bennett, 2007 ; Mussel, Cardiff et White 2004)

Depuis quelques décennies, des programmes de prévention contre l'abus d'alcool et de drogue ont été mis sur pied pour contrer le fléau. C'est à travers ces programmes que l'approche holistique a

été introduite. Plusieurs Anishnabek ont retrouvé la sobriété et poursuivent leur cheminement en aidant les personnes qui veulent améliorer leur qualité de vie.

Au fil des ans, les intervenants en toxicomanie se sont aperçus que la consommation abusive d'alcool et de drogue n'était que la pointe de l'iceberg. Plusieurs programmes de désintoxication ou de traitement ont donc dû s'ajuster pour répondre aux besoins de la clientèle. Il fallait traiter les traumatismes pour permettre aux individus de faire face à la vie quotidienne. C'est lors de leur séjour dans les centres de traitement que plusieurs personnes se sont réapproprié la spiritualité de leurs ancêtres. De plus, elles se sont créé un environnement sécuritaire et ont développé de saines habitudes de vie.



Figure 8 : Les aînés au camp lors d'un rassemblement
Source : A. Cheezo, 2001

Bien que la communauté soit perturbée, elle reconnaît les problématiques et peut les identifier comme le mentionnent St-Arnaud et Bélanger dans son ouvrage de (2005) :

Les autochtones ont déjà identifié plusieurs problématiques qui marquent leurs communautés de façon redondante ou ponctuelle et ont soutenu que les traumatismes vécus dans le passé sont pour une large part, à l'origine du malaise dans lequel évoluent leurs communautés. Face à ces arguments, l'État canadien a admis sa responsabilité à l'égard des peuples autochtones en 1996 par le biais des rapports émanant de la Commission royale d'enquête sur les peuples autochtones. Marquant le début d'un processus qui vise l'atteinte d'un respect mutuel entre l'État et les autochtones et d'une réparation des torts causés à ces derniers, cette reconnaissance permit aux autochtones d'accéder à un contexte politique et économique propice à leur mobilisation pour entamer la guérison. (p. 47)

L'Anishnabe doit apprendre à redécouvrir son humanité, à s'aimer, à s'apprécier et reprendre le contrôle de sa destinée. La guérison, ce n'est pas seulement enrayer la maladie, la souffrance ou le sentiment de vide, c'est réapprendre à vivre en harmonie avec soi-même, avec les autres et son environnement. « Conceptuellement, les besoins de guérison vont bien au-delà de l'élimination des souffrances et des modes de comportements dysfonctionnels » (Chansonneuve, 2005, p. 89). De plus, en tant qu'homme, j'ai appris à apprendre, à connaître les histoires familiales de la communauté et de ma nation, comme le suggère cet auteur : « la guérison s'amorce par la connaissance du contexte historique qui fait ressortir les répercussions des pensionnats et la transmission intergénérationnelle du traumatisme » (Waldram, 2008, p. 59). Ceci dans le but de m'approprier mon identité anishnabe.

Cependant, le retour des cérémonies spirituelles Anishnabe a créé des turbulences au sein de la communauté de Lac Simon. Plusieurs personnes croient que les cérémonies amènent les mauvais esprits dans la communauté. Cela a créé des conflits entre la religion catholique, les pentecôtistes et les traditionalistes.

Lors des premières cérémonies dans la communauté, les catholiques ont fait venir l'évêque pour adresser la parole aux traditionalistes et leur signifier que ces rituels nous éloignaient du Christ et relevaient du paganisme. Cela n'a pas empêché les traditionalistes de poursuivre ce qu'ils avaient entrepris.

Les pratiquants de ces religions chrétiennes craignent que le mal vienne amplifier les problèmes vécus par la population. Ils vont jusqu'à accuser les traditionalistes d'être responsables des suicides

et de la violence qui règne dans la communauté, en négligeant le fait que la consommation d'alcool et de drogue est un symptôme de mal-être.

Par ailleurs, les adeptes du mouvement traditionaliste autochtone sont des guérisseurs qui aident les gens à traverser les périodes difficiles. « De la mémoire à la parole et aux gestes, les autochtones se réapproprient leur culture et redécouvrent leur fierté » (O'Bomsawin, 2002, p. 68). Selon le récit d'un aîné, certaines personnes ont tenté de faire disparaître les tambours et les objets sacrés utilisés lors des cérémonies. Dans le passé, c'était la garde royale du Canada qui avait pour mandat de réprimer et d'interdire les cérémonies. Cependant, les gardiens de ces cérémonies ont compris qu'il fallait les sauvegarder pour les futures générations. Cette tentative de faire disparaître ces objets a échoué. D'autres associent les traditionalistes autochtones aux serviteurs du diable. Cela n'a pas fait reculer les pratiquants animistes. Selon mes constatations, la diversité de croyances amène des conflits, et une certaine animosité entre les membres d'une communauté.

J'observe que les autochtones n'adhèrent pas tous aux pratiques traditionnelles pour la guérison. Ils sont nombreux à ne pas y croire. Ce qui me confirme que les « Indiens » sont devenus des Indiens, tels que décrits dans la Loi sur les Indiens et tels que la société les a modelés : ils ont mis de côté leurs pratiques traditionnelles, leurs croyances et leurs spiritualités. Apparemment, les Indiens ne veulent pas aller en enfer, alors que d'après moi, ils y sont déjà. D'autres se sont donné des moyens pour retrouver leur identité Anishnabe. Comme l'auteure et anthropologue Bousquet (2016) le mentionne dans son ouvrage : « Ils se souviennent que la remise en question de l'Église a plusieurs fois déclenché dans les communautés des vagues de violence et de division » (p. 249). Les Autochtones pratiquants des religions étrangères ne reconnaissent plus ce que leurs ancêtres pratiquaient jadis et cela occasionne des conflits au sein des familles.

D'après un aîné de Lac Simon, les missionnaires ont construit l'église à l'endroit où se tenaient des cérémonies pour faire peur et créer un impact dissuasif. L'Église s'est assurée que les rites ne soient plus pratiqués, car cela ne reflétait pas leur vision de la mission. Ils considéraient ces pratiques comme dépassées et comme un obstacle qui empêchait les gens d'accéder à la parole de l'évangile.

1.12 Les hommes et leurs situations

Dans le contexte actuel, le rôle de l'homme autochtone a subi une grande transformation en passant de la vie nomade à la vie sédentaire en peu de temps. Pour certains, ce n'est qu'un mode de vie lointain qui laisse beaucoup d'amertume et de deuils non résolus. Selon l'expérience de nos parents, le régime des pensionnats, la sédentarisation et l'imposition de la Loi sur les Indiens ont contribué à ce que les gens deviennent dépendants du système, car la loi provinciale de chasse et pêche interdisait aux autochtones de subvenir à leurs besoins. Les hommes et femmes se sont retrouvés devant les tribunaux pour avoir pratiqué leur mode de vie. Face à cette oppression, ils se sont sentis impuissants et découragés. Certains ont développé des comportements dysfonctionnels, d'autres ont refoulé leurs émotions, ce qui les a amenés à la perte de contrôle de soi et a grandement affecté leur santé mentale, leur vie familiale et leur vie sociale.

Selon Gilbert, Maas, Herrenkohl et Sousa (2009), la violence et la négligence risquent de précipiter les jeunes vers une dépendance aux différents produits illicites :

Les enfants victimes de violence et de négligence courent le risque de vivre diverses formes de violence de maltraitance dans une famille en difficulté et de subir des effets néfastes sur les conditions personnelles, dont le risque de violence familiale d'avoir un parent aux prises avec une dépendance aux substances psychoactives ou ayant des démêlés avec le système de justice pénale. (p. 31)

De nombreux hommes éprouvent un mal de vivre. Ils ont de la difficulté à gérer leurs émotions ou sont dans le déni ce qui, selon moi, entraîne souvent de la violence conjugale. Ils peuvent être « un sauveur, puis devenir une victime et, par la suite devenir un persécuteur » (Mussell, 2005, p. 151). C'est ce cycle vicieux de victimisation qui occasionne de la violence lorsque les gens n'en prennent pas conscience.

Ce qui est préoccupant dans la situation des hommes, c'est qu'ils sont livrés à eux-mêmes. Il n'y a pas de services pour les intégrer dans les activités communautaires. Ils ont souvent un faible niveau de scolarité. Ils ne se laissent pas approcher. Ils ne se laissent pas aimer, ils se renferment dans leur détresse en léchant leurs blessures dans leur isolement.

Le déracinement et la consommation abusive d'alcool et de drogue des parents ont grandement contribué à perpétuer le mal-être des enfants en compromettant leur épanouissement et leur

développement. Les hommes font partie de cette triste réalité. Ils tentent de s'adapter dans un environnement qui ne reflète pas leurs aspirations.

L'auteur Mussell (2005) a identifié ce que les hommes autochtones vivent et les sentiments qui créent des obstacles au développement sur quatre aspects :

Comportements – actions : La dépendance aux substances alcool, drogues, la violence à l'égard des femmes, enfants, la passivité, le silence, le déni, le blâme, la négligence à des enfants, les aînés...

Pensées - Idées préconçues : L'homme blanc a toujours raison, les autochtones sont paresseux, incompetents, inférieurs, inutiles silencieux, il a la pensée négative et dévalorisée.

Perceptions : L'autochtone n'est pas libre de percevoir la réalité du moment présent de ce qui était, sera ou devrait être. Il a la réalité déformée par ses croyances et les expériences passées qui embrument le présent.

Sentiments : Il est souvent colérique, anxieux, dépressif. Il dirige ses sentiments contre lui-même, il est honteux, haine de soi, se culpabilise, sentiment de rejet, d'infériorité. (p. 89)

Ces comportements et ces pensées négatives ne se sont pas développés du jour au lendemain. Malgré la ténacité et la résilience des Anishnabek, plusieurs hommes autochtones finissent par être affectés par cette désorganisation sociale. Ils ont normalisé leurs comportements violents jusqu'au jour où ils se retrouvent face à une impasse ou perdent le sens de leur vie. Il arrive qu'ils prennent conscience, mais c'est un coup dur sur leur fausse fierté. Les hommes ont appris à ne pas montrer leurs émotions et à ignorer la douleur. C'est l'image qu'ils se sont donnée pour survivre dans un monde qui leur est hostile.

Devenus parents, ils ont élevé leurs enfants avec le peu qu'ils avaient reçu de leurs parents et d'autres membres de la famille. Plusieurs survivants des pensionnats connaissent des troubles de l'attachement avec les membres de leur famille. Ils ont de la difficulté à identifier et à répondre aux besoins des enfants. Les enfants de la première génération suivant l'ère du pensionnat reprochent souvent à leurs parents de les avoir négligés. Ayant en quelque sorte été élevés par une institution, ces parents n'ont pas pu développer et transmettre les habiletés parentales. Les anciens élèves des pensionnats sont souvent prisonniers de leur passé, incapables d'avoir des rêves ou de ressentir de la compassion pour leurs enfants. Cette rupture et cette négligence ont des conséquences sur l'affectivité des enfants et des petits-enfants.

Les rôles du père et de la mère ont subi une grande transformation en passant de la vie nomade à la vie sédentaire en quelques décennies. Pour certains, ce mode de vie était leur raison de vivre, ils

chassaient et pêchaient pour subvenir aux besoins de leurs familles, sans dépendre des gouvernements. Ils étaient en action. De nos jours, les gens sont dépendants du système pour combler leurs besoins en logement, en santé, en éducation et en nourriture.

Un rapport issu de la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse (2006) mentionne ceci concernant la situation des hommes : « Les problématiques rencontrées dans la communauté visée par l'enquête sont constituées, pour la plupart, d'histoires familiales caractérisées par de nombreux traumatismes » (p. 21). Comme Ross (2013) l'indique : « Le séjour en pensionnat des parents aurait contribué au développement de diverses problématiques telles que la dépression, la violence, la toxicomanie et les pensées suicidaires » (p. 17). Ces résultats indiquent que les séquelles liées aux pensionnats ne se limitent pas seulement aux survivants, mais semblent se répercuter sur la seconde génération.

Chansonneuve (2005) met en évidence les effets psychologiques et sociaux sur les enfants des survivants et les survivants eux-mêmes : « L'incapacité de former des liens d'attachement fondés sur la confiance, des liens d'affection, aggravée par l'incapacité de s'auto-apaiser à l'aide de moyens sains, a énormément contribué à l'ampleur de l'incidence de comportements de dépendance dans les collectivités autochtones » (p. 22-23).

Les travaux de Cook et ses collaborateurs (cités dans Archibald, 2014) permettent de mieux comprendre la situation des Autochtones à travers l'analyse du traumatisme complexe. Ils ont ainsi divisé les déficiences ou carences en sept champs : « L'attachement, biologie, régulation de l'affect, dissociation, contrôle comportemental, cognition et concept de soi » (p. 35), tout en mettant en évidence les effets de la colonisation : la perte d'autonomie, d'identité et le déracinement de la majorité des peuples autochtones.

Quant à Ellington (2015), elle décrit la violence des hommes autochtones dans les communautés comme suit :

- La violence psychologique (intimidation, menaces, humiliations, blâmes, insultes, privations de soins ou d'amour, isolement forcé...)
- La violence verbale (dénigrement de l'intelligence, la sexualité, l'image corporelle, ou des capacités) ;

- La violence physique qui inclut tout geste visant à infliger une douleur physique à une autre personne (gifler, frapper, brûler, donner des coups de pied, mordre, pousser, tirer les cheveux, étouffer, bousculer, frapper avec un objet, etc.)
- La violence sexuelle qui désigne tout acte d'intention sexuelle non désirée ou d'exploitation, y compris les attouchements, l'agression sexuelle d'une personne, le fait d'attacher une personne sans son consentement, le viol, etc. ;
- La violence économique (utiliser de l'argent pour dominer le partenaire, le forcer à remettre une partie de son salaire, lui interdire l'accès au revenu familial, l'empêcher d'obtenir un emploi, l'obliger à demander de l'argent (Gouvernement du Québec, 1995)).
- La violence spirituelle (punir ou se moquer des croyances du partenaire ou les dénoncer, l'empêcher de pratiquer sa religion ou la forcer à adhérer à des pratiques religieuses qui ne sont pas les siennes (Garceau, 2007, p. 21)).

Ces différents types de violence doivent être abordés dans le cadre d'ateliers de conscientisation menés auprès des hommes. Comme le souligne Wagner (1995) :

L'idée de base est que la violence masculine est un effet malheureux de la douleur émotive que ressentent les hommes en raison de circonstances hors de leur contrôle, comme la socialisation et de l'éducation des conditions structurelles désavantageuses par le marché du travail, des «créatrices coloniales» et des problèmes d'identité culturelle causés par la domination étrangère, le rôle selon le sexe et les problèmes d'identité qu'entraîne la modernisation. (p. 166)

Un grand pourcentage de la population autochtone subit et perpétue une violence qui est normalisée. On peut le constater par les comportements, le langage et le silence. La langue maternelle n'est plus transmise. Certains ne pratiquent plus les coutumes, rejettent la culture et la spiritualité de leurs ancêtres. Plusieurs jeunes hommes font des reproches à leurs parents lorsqu'ils ont de la difficulté à gérer leur vie. Ils vont jusqu'à les agresser physiquement, les menacer ou les harceler dans le but d'obtenir ce qu'ils veulent. Cette violence latérale perturbe le développement dans les communautés autochtones.

1.14 Le début de la guérison et l'introduction des cérémonies

Le processus de guérison de la communauté de Lac Simon s'est amorcé depuis quelques années, mais a connu un ralentissement pendant quelque temps, du fait de l'épuisement des intervenants face à l'ampleur du problème. Ne voyant pas arriver les résultats attendus, les administrateurs et décideurs ont délaissé quelque peu les pratiques de guérisons ancestrales. Quelques personnes ont cependant gardé l'espoir d'apporter une amélioration au climat social de la communauté. C'est

ainsi qu'un intervenant des services sociaux de première ligne et moi-même avons eu comme projet de mettre sur pied un groupe d'hommes pour répondre de façon spécifique à leur détresse et à leurs besoins. Dans un premier temps, j'ai organisé des rencontres pour créer un lien de confiance. Les activités suggérées étaient axées sur la culture de survie en forêt.



Figure 9 : Excursion de canots
Source : D. Papatie, 2016

Les participants ont eu l'occasion de mettre en pratique leur connaissance en milieu naturel et les méthodes traditionnelles pour se guérir soi-même au niveau physique, émotionnel, mental et spirituel, comme le mentionne Mussell (2005) : « La santé holistique est le concept que la majorité des Premières Nations expriment lorsqu'elles réfléchissent à leur avenir. Sur le plan personnel, cela signifie que chaque membre jouit d'une bonne santé et ressent un bien-être physique, mental, affectif et spirituel » (p. 28).

1.15 Les ressources

Au fil de la sédentarisation, les autochtones se sont sentis amers et nostalgiques, souffrant de la perte de contact avec le territoire ancestral. Ils se sont mis à boire de l'alcool, ce qui a créé un déséquilibre social. Afin de contrer ses effets négatifs sur la population, les élus de la communauté

ont développé des ressources pour résoudre les problèmes sociaux comme les services de santé mentale, de soutien psychologique, les services sociaux de première ligne et les groupes supports. Toutefois, le défi a été de convaincre les membres de la communauté d'y participer, dans un contexte où les communautés Anishnabe doivent adhérer à des programmes élaborés par des instances totalement étrangères aux réalités autochtones. Les fonctionnaires établissent des critères qui ne répondent pas nécessairement aux besoins des communautés. L'utilisation des fonds doit répondre aux exigences des bailleurs, sans quoi le financement risque d'être suspendu.

Malgré les obstacles administratifs, les intervenants du milieu organisent des activités pour sensibiliser les membres de la communauté concernant la situation de violence, la consommation abusive d'alcool et de drogue et leurs répercussions sur la communauté. Avec l'aide de différents intervenants du milieu, des sessions d'ateliers sur différents thèmes sont mises sur pied pour sensibiliser les membres de la communauté. Cela permettra aux participants de mieux comprendre ce qui est arrivé aux peuples autochtones et ainsi mieux connaître leur histoire afin d'avancer vers le mieux-être. Comme Ross et al. (2016) le mentionnent :

Ce n'est pas un retour collectif à la vie ancienne qu'on revendique, mais les outils et les pouvoirs pour construire l'avenir. Ce qui ne veut pas dire que les autochtones renoncent à rescaper du passé des croyances, valeurs, pratiques et manières d'être qui leur sont propres comme en témoigne le regain d'intérêt pour les langues aborigènes, les techniques ancestrales de guérison ou le réveil des tambours. (p. 477)

D'après moi, le fait de reconnaître ce qui est arrivé aux peuples autochtones est un premier pas vers la guérison. C'est aussi la réappropriation de la culture et de l'identité anishnabe, ce qui augmente l'estime de soi des participants. Aujourd'hui, je crois que nous sommes dans une ère de guérison, de réappropriation de l'identité et de la fierté autochtone.

Il y a des efforts qui sont faits pour rétablir l'harmonie dans les communautés autochtones, mais on peut aussi constater que le processus de guérison sera ardu et long : « Malgré les tentatives d'assimilation perpétrées depuis des siècles sur les peuples des Premières Nations, il est possible de constater un retour en force de la fierté autochtone et découlant de cela, la réémergence de ces valeurs ancrées profondément dans la culture, dans ses racines et contribuent à leur résilience » (Bourbonnais-Blanchette, 2015, p. 50). Malgré ces améliorations, je vois que les hommes éprouvent beaucoup de difficultés à avoir une vie équilibrée et saine.

Il y a des ressources disponibles pour résoudre les problèmes sociaux comme les services de santé mentale, de soutien psychologique, les services sociaux de première ligne et les groupes supports, mais le défi est de convaincre les hommes des premières nations de prendre part à leur propre guérison.

2. L'APPROCHE TRADITIONNELLE VERS LA GUÉRISON : UN MODÈLE D'INTERVENTION

L'approche holistique est un concept qui tient compte de l'ensemble d'une personne, c'est :

La vision des mondes autochtones repose sur le concept de l'holisme, il en résulte qu'une approche autochtone en prévention et en intervention est multidisciplinaire. Le fait de traiter les aspects mental, affectif, physique et spirituel de la santé individuelle dans un contexte de renforcement des familles et des collectivités permet à la démarche de guérison de s'élargir pour englober une série beaucoup plus vaste d'activités et objectifs thérapeutiques. (Chansonneuve, 2007, p. 74)

Et, toujours selon la même auteure :

Le concept de l'approche holistique relie l'individu à son environnement, cela veut dire qu'il doit en être conscient : L'holisme, c'est la conscience d'interdépendance de toute chose : des personnes et de la nature ; de leur famille et de leur communauté, et dans chaque personne interdépendante du corps, de la tête, du cœur et de l'esprit. (Chansonneuve, 2005, p. 26)

La guérison doit venir de l'intérieur et toucher les quatre aspects de sa personne. La question que la personne se pose : Comment puis-je donner ou transmettre ce que je n'ai pas ? Cela débute par soi-même, dans sa famille, dans sa communauté et dans sa nation. Cela signifie que guérir, c'est aller au-delà de ma blessure, de ma douleur, de ma maladie et de mon dysfonctionnement pour construire un mieux-être. O'Neil (1974) amène cette réflexion sur l'état d'être des autochtones :

« Au premier abord, les opprimés craindront le savoir critique parce qu'ils auront intériorisé l'hostilité que l'opresseur éprouve pour tout ce qui défie l'ordre dominant. Le silence les tente. Pour cette raison les thèmes génératifs ne peuvent qu'être enseignés au peuple par une pédagogie basée sur l'amour, la foi et l'humilité » (p. 61).

En fin de compte, je constate qu'il y a une meilleure collaboration lorsque les gens sentent qu'ils sont respectés. Parfois, il arrive que les personnes restent silencieuses pour se centrer sur eux, cela peut être dérangement, mais pour moi, c'est normal de la part d'une personne autochtone. Celle-ci sait très bien que son silence peut être mal perçu par les représentants de l'ordre ou les thérapeutes, alors qu'elle fait le point sur sa situation.

2. ROUE MÉDICINALE

Pour les autochtones, la roue de médecine est un outil qui visualise les quatre dimensions de l'être humain :

Ces notions holistiques qui valorisent l'équilibre et l'harmonie ne sont pas exclusives aux peuples autochtones. Les Hindous et les Chinois y portent aussi beaucoup d'attention. Toutefois, dans les tribus autochtones d'Amérique, certains rites et symboles s'inscrivant dans le principe et la philosophie de la roue médecine font allusion à des personnifications humaines attribuées aux divers éléments de la nature : l'eau, l'air, le feu, les pierres, les plantes et les animaux. Comme nous l'avons mentionné précédemment, dans la conception autochtone tous les éléments de l'univers ont un esprit commun unificateur et s'influencent mutuellement. (Loiselle, 2009, p. 183-193)

Le concept de guérison traditionnelle est axé sur la culture et la spiritualité. Cela comprend des cercles de partage, des jeûnes, des *mokoshan* (*festin avec mets de viandes sauvages*) et des cérémonies qui aideront la personne à guérir son esprit perturbé. La roue de médecine comprend les quatre directions (est, sud, ouest et nord), le haut, le bas et le centre (soi). Elle représente les éléments : la terre, le feu, l'air et l'eau. On peut y transposer les valeurs suivantes : l'humilité, le respect, le partage et l'honnêteté. Dans la roue médecine, il y a la dimension de l'humain : le physique, le mental, l'émotion et la spiritualité, et on peut inclure les quatre médecines de base : le cèdre, la sauge, le sweetgrass (foin d'odeur) et le tabac.

Selon Laurent (2008) : « Dans cette approche, on ne se concentre pas uniquement sur le mal à soigner, mais sur l'individu dans son ensemble » (p. 186). Ces directions sont rattachées à des enseignements que les humains devront mettre en pratique pour avoir une vie équilibrée, comme ces auteurs le décrivent :

Des anciens nous ont confié que la guérison est un processus spirituel et qu'elle ne relève pas uniquement de la médecine et de la biologie. Ils l'envisagent d'un point de vue holistique. Tels les trois brins d'une tresse d'herbes sacrées, l'intelligence, le corps et l'esprit s'entrelacent pour former un tout, ils doivent tous les trois être en bonne santé et en équilibre. (Commission royale sur les peuples autochtones, 1996, p. 149)

Selon l'Institut canadien sur la santé (2009) :

Des travaux, effectués dans le but d'intégrer une perspective historique à l'analyse de déterminants de la santé, posent en principe que le stress post-traumatique découlant de la part de la culture et d'un traumatisme historique et intergénérationnel constitue un déterminant important des disparités en matière de santé entre les peuples autochtones et les non-autochtones. (p. 13)

De nos jours, j'observe que les techniques de guérisons ancestrales sont de plus en plus utilisées, car cela répond aux aspirations et au développement de l'identité anishnabe. La roue de médecine symbolise les cycles de la vie. À chacune de ces étapes de la vie, il s'est passé des choses, soit j'ai été blessé, abusé ou j'ai blessé ou abusé. Je dois être en mesure de les verbaliser et faire la paix avec mon passé ce qui me permettra d'avancer dans la vie.

Selon une métaphore issue des enseignements anishnabe, la vie est comme un voyage. Elle débute à l'est qui est l'enfance (0 à 12 ans) : c'est le début de la vie d'un être humain. C'est la période où l'humain a besoin des parents et d'éducateurs pour se développer et combler ses besoins primaires. C'est le cycle où l'enfant apprend et enregistre tout ce qui l'entoure. C'est la direction de l'enseignement de l'aigle, symbole du messager au regard perçant, avec l'honnêteté, qui est reliée à la couleur jaune.

Le sud représente la vie d'adolescence et jeune adulte (13 à 30 ans). C'est la période où la personne se cherche, se questionne sur son identité, sa raison d'être, son existence. Cette direction est l'enseignement de la tortue. Elle symbolise la terre, sa couleur est rouge; nous avançons dans la vie en toute humilité. Les humains doivent avoir de la gratitude envers la Mère-Terre, les esprits et le Grand Esprit.

L'ouest représente la vie d'adulte (31 à 50 ans) : c'est l'enseignement de l'ours. C'est la période où je dois faire un inventaire de ma vie. Il symbolise la force et la rétrospection; être en mesure de partager ses expériences en toute humilité. La couleur associée à cette direction est le noir ou le vert.

Et, finalement le nord, représente la vie de vieillesse, de sagesse (51 à +). C'est l'enseignement des animaux blancs tels que l'ours polaire et parfois la belette, le castor blanc, l'orignal blanc... L'animal blanc représente les aînés avec leurs cheveux grisonnants de sagesse.

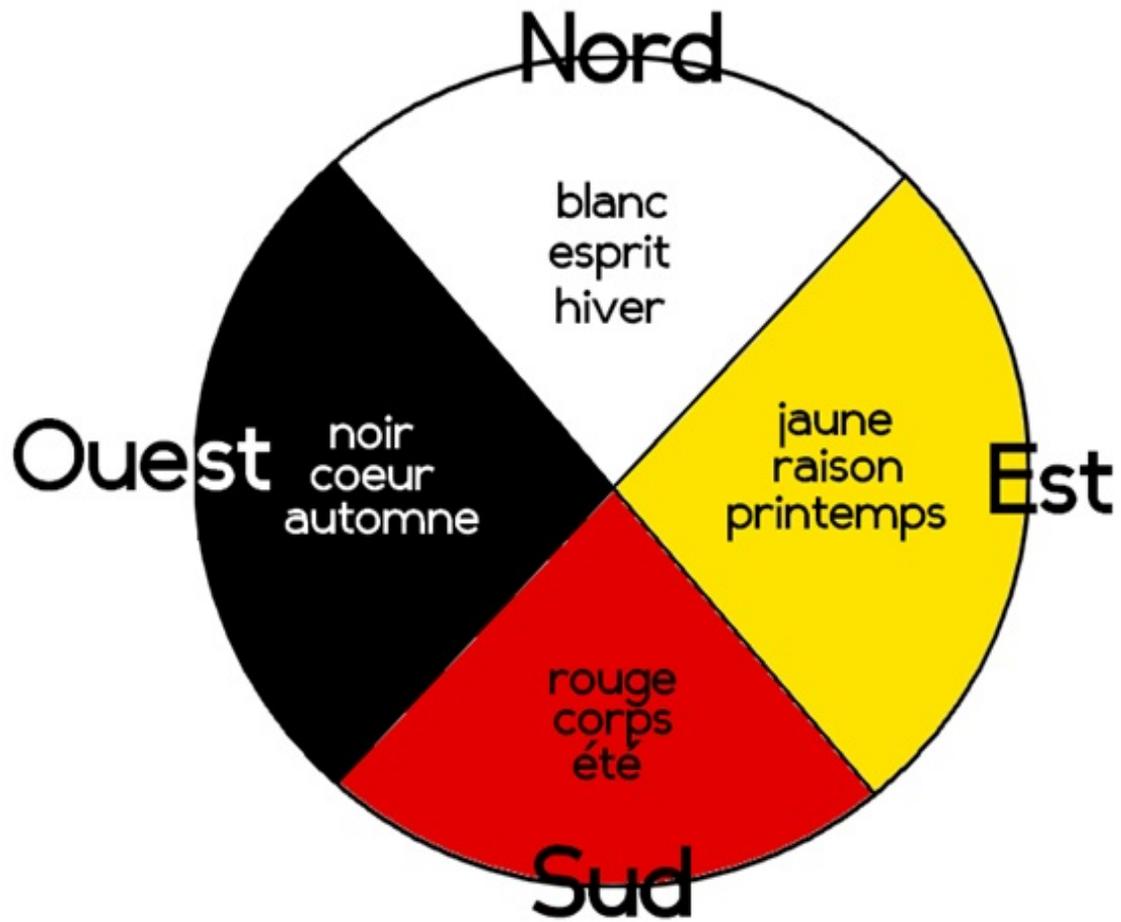


Figure 10 : Roue Médicinale
Source : CSSSPNQL, 2014

3.1 Les 7 enseignements ANISHNABE

Les enseignements autochtones mettent l'accent sur le côté positif et non sur le négatif. Les sept enseignements sacrés anishnabe, selon l'aîné Jim Albert, cité dans l'ouvrage de Chansonneuve (2005 : 46) « ... sont un cadeau qui guide le comportement quotidien que l'on a envers soi-même, à l'égard des autres et tous les êtres de la création ».

Selon Chansonneuve :

- 1) L'amour est vouloir ce qu'il y a de mieux pour soi, pour les autres et tout être de la création.
- 2) Le respect est de rendre honneur (tenir en estime) tout être de la création du passé, du présent et de l'avenir.
- 3) L'humilité de connaître sa place dans le cercle de la vie, celle qui n'est pas au-dessus ni au-dessus des autres.
- 4) La sagesse est de servir de ses dons de façon à en profiter soi-même, à en faire profiter à sa famille, sa communauté et à sa nation, de même que tout être de la création.
- 5) Le courage est d'affronter les problèmes avec intégrité pour les résoudre de la bonne façon.
- 6) L'honnêteté est de bien parler de soi et des autres.
- 7) La vérité est de connaître au sujet de ces enseignements et de vivre en conformité avec cette connaissance (p. 46 - 47).

Pour enrichir les enseignements des sept grands-pères, l'aîné Dave Courchènes, un Anishnabe du Manitoba (7 sacred teachings, vidéo YouTube, 2014), rajoute dans sa représentation la signification des animaux dans la roue de médecine. Chacun des thèmes est relié à un animal :

1. Respect : ce mot est présenté par le bison, car cet animal a donné sa vie pour la survie des peuples autochtones des plaines ; l'animal au complet était utile, jusqu'aux os. Il faut d'abord, se respecter pour être respecté. Rendre honneur à la création.
2. Amour : il est représenté par l'aigle, il est le messager du Créateur. Lors des cérémonies, il vient voir, écouter les humains. L'amour pour soi et les autres et toute la création.
3. Courage : Il est représenté par l'ours. Il faut être courageux pour suivre les enseignements de nos ancêtres. Et, lorsque nous méditons, il fera sentir sa présence. L'ours est aussi porteur de 7 médecines. C'est aussi d'être en mesure d'affronter les difficultés avec intégrité et les résoudre.
4. Honnêteté : C'est le squash ou bigfoot. Il veille sur nous lorsque nous nous écartons de notre chemin. C'est de bien parler de soi et des autres.
5. Sagesse : Il est représenté par le travailleur, le castor. Il est toujours en mouvement, il construit des barrages, car il utilise le don qu'il a reçu du Créateur. S'il n'utilise pas ses dents, il en mourrait. Se servir de ses dons pour faire profiter aux autres et à soi-même.
6. Humilité : Lorsque le loup rencontre un humain, il baissera sa tête, il est humble devant l'humain. Connaître sa place dans le cercle de la vie.
7. Vérité : Dans la langue Anishnabe, mikinak, c'est la tortue. MIKINAK signifie la route, il fait la route, car il est le transporteur des enseignements. C'est de bien connaître les enseignements et de vivre en conformité avec cette connaissance.

(vidéo-enseignement Ojibwa, Dave Courchènes, 2014, Les sept enseignements sacrés, mon mieux-être, ça m'appartient CSSSPNQL. 2015)

3.2 La représentation des cycles de la vie

Ces quatre dimensions de l'être humain sont les clés de la guérison, afin que les Anishnabek retrouvent leur équilibre. En fait, la roue de médecine est : « ...un rappel que l'organisation de la vie est circulaire, le cycle même de la vie, des deuils, des naissances ou du renouveau ou encore celui des jours et des nuits, des saisons et des années » (Bourbonnais-Blanchette, 2015, p. 47). Les couleurs représentent les hommes de la terre et les grands-pères des directions.

Dans le cercle médicinal des premières nations, il y a les valeurs qui sont représentées dans le cercle : Partage, honnêteté, humilité et respect. Je dois faire des efforts pour les appliquer dans les différentes sphères de ma vie. Les personnes doivent appliquer ces valeurs dans leur vie du mieux qu'elles peuvent, ce qui les aidera à s'améliorer et à progresser dans leur processus de guérison, en participant aux cérémonies qui se tiennent dans différentes localités.

Afin de bien comprendre le déroulement des cérémonies, il est important de connaître les protocoles qui y sont rattachés, car ils font partie des enseignements. Voici un exemple de cercle de parole soulevé par Graveline (1998) : « *In talking circle you speak your own voice, describe what your own experience has been, you have the opportunity to express what you feel is on your heart to say. The point is to speak «from your heart» of what moves you, of what spirit through you when the sacred object reaches your hands* » (p. 139).

Lors des cercles de partage ou de guérison, à chaque prise de parole les participants doivent faire preuve de respect et d'écoute, être attentifs, ne pas interrompre celui qui s'exprime, rester en place tout au long de la cérémonie, ne pas poser de questions. Il est important de garder le cercle intact toute la durée de la cérémonie. Seul l'animateur peut demander des précisions à la personne qui a la parole pour clarifier certains points qu'il a mentionnés.

Certains enseignements se transmettent entre les personnes du même sexe. Par exemple, les hommes doivent préparer le feu lors de la cérémonie de la tente à sudation, aller chercher l'eau, et préparer le tabac. Certaines tâches sont accomplies par les femmes comme le sapinage à l'intérieur de la tente, les offrandes de nourriture, l'eau, et elles doivent porter des jupes. La guérison passe par l'enseignement, car c'est la reconnexion avec sa culture, son identité culturelle.

C'est dans l'action que les personnes s'améliorent et prennent conscience de ce qu'elles peuvent faire, car elles seules ont le pouvoir de transformer leurs pensées, leurs comportements.

Les pratiques de guérison traditionnelle ont aussi des contraintes, car il faut connaître les protocoles, et souvent ces protocoles ont été oubliés ou perdus à cause de l'oppression menée par les gouvernements et les églises. Comme Bourbonnais-Blanchette le mentionne dans son ouvrage : « La spiritualité semble être indissociable de la guérison pour les autochtones. Elle n'est pas confinée à des enseignements stricts et exclusifs, mais elle est plutôt souple et inclusive et se vit principalement par le contact avec la nature et l'environnement » (2015, p. 51).

L'approche autochtone est un processus et non une finalité. Il y a trois aspects du processus dont on doit tenir compte lorsqu'il est question de traitement et de guérison : « un consensus s'est dégagé des réponses des membres des collectivités à propos de la façon dont se déroule la guérison : « la guérison commence à l'intérieur de l'individu ; le processus s'étend ensuite à la famille et enfin à la collectivité » (Krawl, 1994, p. 19). L'approche holistique exige l'engagement et la discipline des participants, car la réussite dépend de leur volonté à vouloir améliorer leur situation. Le défi pour une personne qui désire améliorer sa situation, c'est de se défaire des images négatives d'elle-même, d'oser demander de l'aide, se faire de nouveaux amis qui sont en voie de rétablissement.

Dans le cadre de l'enseignement traditionnel autochtone, les gens ont appris comment se comporter avec leur famille pour y faire régner l'harmonie et l'équilibre. Une personne fait toujours partie d'une collectivité. Comme on l'a déjà dit, bien souvent la guérison dans la collectivité suppose un retour aux enseignements et aux valeurs qui mettent en lumière les bons côtés de l'être humain et mettent l'accent par la nécessité de préserver l'harmonie chez les personnes au sein de la famille et de la collectivité. (Krawl, 1994, p. 54)

Toutefois, il sera nécessaire de préparer les gens en expliquant les protocoles à respecter lors des rituels et les raisons qui les ont amenés à être dans un tel état ou dans telle situation. Les différents ateliers aideront les personnes à se connecter avec elles-mêmes, avec leur environnement. Cela leur permettra de reconnaître leurs comportements défavorables et les torts causés à autrui, et de faire ainsi ressurgir les aspects positifs et négatifs pour leur guérison. Ces rituels renforcent l'estime de soi et l'image qu'ils ont d'eux-mêmes : « La thérapie est axée sur la prise de parole. Les gens sont assis en cercle, que l'on appelle le cercle de guérison, au centre duquel est placé un objet qui est alors considéré comme sacré. Il s'agit en général d'une plume d'aigle, d'un bâton décoré de plumes (bâton de parole) ou d'une pierre » (Bousquet, 2015, p. 195).

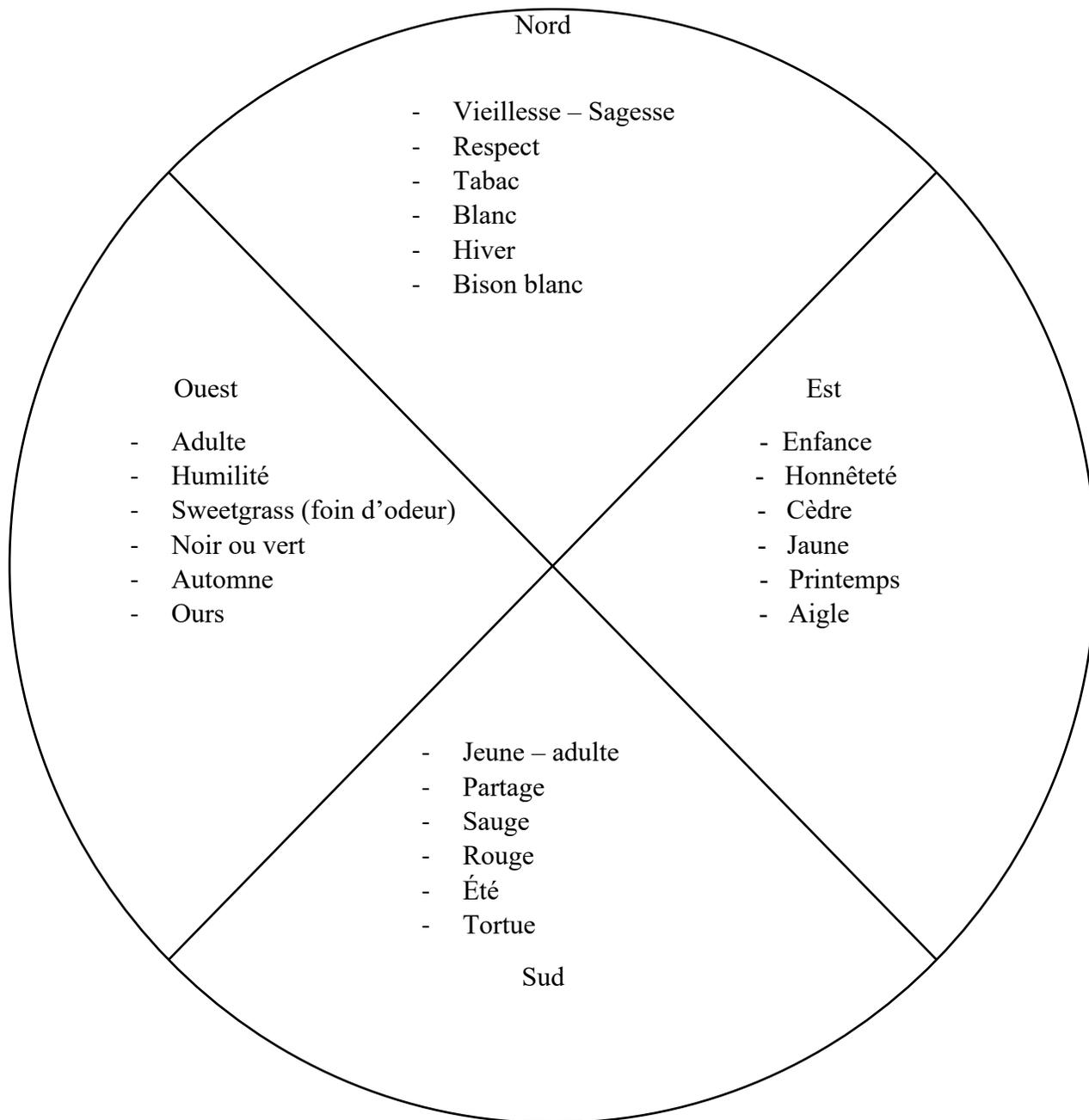
Les prises de conscience sont souvent douloureuses et viendront ébranler les personnes lorsqu'elles entreront en contact avec les différents aspects d'elles-mêmes qu'elles se sont forgées pour survivre dans un environnement qui leur semblait hostile. Plusieurs se mettront à pleurer ou à crier leur douleur émotionnelle qui était refoulée en eux. Ces signes font partie du processus de guérison. Les participants auront le choix de prendre part à la cérémonie ou de consulter un intervenant en santé mentale. Cependant les cérémonies ont été oubliées ou mises de côté au profit des religions de la société non autochtone. Au début du processus de guérison, quelques participants auront de la difficulté à croire que les guérisons traditionnelles sont saines et efficaces, dépendamment de l'éducation reçue de leurs parents.

Pour rendre concrète la démarche de guérison, je vous présente un programme qui accompagne les participants dans leur prise de conscience.

Les participants sont invités à mettre des balises concernant les activités thérapeutiques de groupe et sont accompagnés par l'animateur et les personnes ressources. Cela fait ressentir aux participants qu'ils sont les artisans de leur guérison et qu'ils développent les valeurs et la vision anishnabe. La transmission des enseignements se fait par l'expérience de vie et non par des connaissances théoriques.

Cycle de la Vie :

les valeurs, les médecines , les couleurs, les saisons et les animaux



Programme de développement de la fierté Anishnabe

Toutes les sessions débutent par une prière et par la purification par la sauge. La sauge sert à purifier la pensée. Par la suite, les participants sont invités à s'exprimer : Comment ça va ? Comment est-ce que je me sens en ce moment ? Cet exercice permettra aux participants d'être dans le moment présent. Quelles sont mes attentes ? À mesure que les participants se sentiront en sécurité, ils s'exprimeront... Le fait de s'exprimer est un pas vers la guérison. Les sessions se poursuivent en soirée afin de maintenir les participants connectés à leurs ressentis.

Les deux jours servent à se connecter à la nature, voir autre chose ou faire une activité que les participants veulent faire pour relaxer ou se changer les idées.

L'objectif de ces sessions est la reconnexion avec soi pour une meilleure compréhension de la vie et une prise de conscience de notre être, la famille, la nation et l'environnement

Programmes de trois jours/semaine :

1 ^{ère} semaine

Mardi	Mercredi	Jeudi
Am Introduction du Cérémonie de purification Chanson Présentation des ateliers et des activités. Pause	Am Cérémonie de purification Chanson Comment ça va ? Pause	AM Cérémonie de purification Chanson Comment ça va ? Pause
PM - Qui suis-je ? Qu'est-ce que j'aime ? - Où suis-je ? - Qu'est-ce que la famille : représentation avec des images (collage)	PM Génogramme : D'où viennent mes valeurs et mes croyances ?	

2e semaine

Mardi	Mercredi	Jeudi
AM Cérémonie de purification et chant Comment ça va ? Discussion : Rôle de l'homme	AM Cérémonie de purification et chant Comment ça va ? Discussion : histoire de la famille anishnabe	AM Cérémonie de purification et chant Discussion : Rôle et responsabilité de la famille anishnabe et moderne
PM Suite	PM Suite de la discussion	PM Rôle de l'enfant.

3^e semaine

AM Prière et purification et chant Introduction de la roue médecine <ul style="list-style-type: none"> - 4 directions - 4 valeurs - 4 éléments - 4 couleurs - 4 médecines 	AM Prière et purification et chant Les cérémonies : que sont-elles ? Cérémonie des premiers pas, les jeûnes, les danses, tente de sudation...	AM Prière et purification et chant Apprendre par des contes et légendes Invités :
PM Suite	PM Suite	PM Suite

4^e semaine

<p>AM Prière et purification et chant Régime des pensionnats : Qui étaient-ils ? Visionnement d'un documentaire : Que sont devenus les enfants ? «Tuer l'Indien dans l'enfant». Discussion sur le sujet</p>	<p>AM Prière et purification et chant Préparation pour une cérémonie de tente à sudation</p>
<p>PM Aujourd'hui, les conséquences...</p>	<p>PM - Préparation ce qu'il faut amener, ex : serviettes, vêtements de rechange - Préparer les grands-pères, les fruits, le tabac - Allumer le feu - Enseignements du protocole sur le site</p>

5^e semaine

<p>AM Purification et chant Comment ça va ? Violence latérale et les conséquences</p>	<p>AM Purification et chant Comment ça va ? La loi sur les Indiens... d'où ça vient ?</p>
<p>PM Suite</p>	<p>Pm Suite</p>

6^e semaine

AM Qu'est-ce qu'un traumatisme historique ?	AM Vers la guérison	AM La guérison
PM Suite Donner l'opportunité de s'exprimer sur leur vécu.	PM Les participants suggèrent une activité spirituelle : tente à sudation, méditation, cercle de parole, session de guérison.	PM Voyage : aller assister à sundance ou raindance ou organiser un jeûne.

Il est important de tenir compte des suggestions et des besoins exprimés par les participants. Un des aspects importants à considérer, ce sont les sorties éducatives, par exemple en forêt ou dans une autre communauté, la participation à des cérémonies à l'extérieur, un jeûne, le sundance ou aller faire un sweat avec un groupe de personnes.

Ce programme est un aperçu qui sera offert aux participants dans un avenir proche.

Partie II

4. LE STAGE

Le stage s'est déroulé dans une communauté Anishnabe de Lac Simon. Cette réserve a été créée en 1962 et se situe à 35 kilomètres à l'est de Val-d'Or, en Abitibi. Lac Simon est une petite communauté dont la superficie s'étend sur un peu plus de 6 kilomètres carrés. Il faut se rappeler que la majorité des membres de la communauté habitait sur le territoire ancestral aujourd'hui connu sous le nom d'Abitibi-Témiscamingue.

Au départ, j'ai rencontré la directrice de la santé, pour présenter le projet de stage qui consiste en un projet d'intervention auprès d'hommes sur une base volontaire. Suite à l'accord, je me suis intégré dans l'équipe de santé.

Avec l'aide d'un intervenant de services de première ligne du centre de lac Simon, j'ai tenté de regrouper des hommes de la communauté pour une séance d'information concernant le projet. La plupart des hommes présents rencontrent des difficultés telles que l'isolement, l'itinérance, ou encore des problèmes de toxicomanie, de violence, et parfois des antécédents judiciaires. La situation des hommes n'est guère reluisante, cependant les services disponibles sont mal adaptés à leurs besoins.

Bien que les élus de Lac Simon reconnaissent les problématiques liées aux hommes de la communauté, les ressources humaines et financières nécessaires ne sont pas disponibles. Il n'existe aucun programme pour offrir de l'aide aux agresseurs ou abuseurs. Les ressources sont concentrées sur les victimes de violence et d'abus qui sont en majorité des femmes. Les hommes sont souvent livrés à eux-mêmes, ce qui occasionne des récurrences de violence ou d'abus sexuels. Je prends l'énoncé du Rapport de femmes et filles autochtones disparues et assassinées pour illustrer la situation des hommes qui se sont mal adaptés à la vie sédentaire et pour décrire ce qu'ils ressentent : « Vous savez, c'est vrai. Beaucoup d'entre eux sont morts et beaucoup d'entre eux se sont perdus à l'intérieur d'eux-mêmes. On s'est perdus. On a été perdus. On est perdus. Je pense qu'aucun d'entre nous n'est revenu à la maison » (p. 396). Plusieurs hommes ressentent ce malaise, l'effet du déracinement. Les hommes ont besoin de se sentir utiles et aimés, et non stigmatisés comme la société le fait. L'étiquette d'ivrogne ou batteurs de femmes est enfouie dans l'inconscient.

La société occidentale est un système punitif. Les hommes se retrouvent ainsi souvent devant le système judiciaire, qui ne fera qu'aggraver leur situation. Au lieu de recevoir de l'aide, ils sont punis. Ma démarche consiste donc à mettre en place une ressource pour les hommes.

Au départ, il a été important de créer un climat de collaboration et de confiance. Je me suis donc inséré graduellement en agissant comme personne-ressource pour les activités mises en place par l'équipe de santé mentale.

C'est tout un défi d'exercer la relation d'aide dans ma communauté, du fait de mon passé et du climat de méfiance qui y règne. En tant qu'intervenant autochtone, je m'ouvre aux participants tout en mettant les limites. Je dois pouvoir aborder certaines situations que j'ai dû affronter pour retrouver l'équilibre dans ma vie. Cette façon de faire contribue à créer un lien de confiance avec les participants. Je dois être exigeant envers moi-même, et reconnaître mes difficultés et mes responsabilités, toujours en vue de m'améliorer.

De plus, l'intervenant doit être vigilant par rapport à ce qu'il exprime lors des ateliers ou conférences, comme Bourbonnais-Blanchette le décrit dans son ouvrage *De l'art-thérapie à la résilience autochtone dans la préparation du trauma relationnel* : « Quand nous parlons, nous avons la responsabilité de prêter attention au ton de notre voix, aux noms pour désigner les gens, à voir à ce que l'auditeur prenne des forces en nous écoutant et non pas le démolir » (2015, p. 53). L'intervenant doit être en mesure de passer son message avec douceur.

L'inconvient pour un intervenant autochtone, ce sont les commérages, la violence latérale et la consommation abusive d'alcool et de drogue. De plus, il est fort probable que l'intervenant soit étiqueté par la clientèle, car il a un passé de consommateur de drogue ou d'alcool. Les participants sont des personnes qui sont en voie de réhabilitation et qui se sont engagées à entreprendre le processus de guérison pour son propre mieux-être, celui de sa famille et de sa communauté. Une fois que l'intervenant aura gagné leur confiance, il sera efficace pour venir en aide auprès des personnes qui feront appel de ses services. Toutefois, l'intervenant devra mettre des limites et prendre soin de lui-même.

Pour revenir à mon expérience, je préconise l'approche holistique, car elle correspond à mes aspirations, mon identité et ma culture. J'ai toujours cru que cette approche favorise la guérison des peuples autochtones. Mais il existe un obstacle : la perte de la foi en ces rituels.

Selon mon expérience et mes connaissances, un guérisseur traditionnel doit avoir des techniques d'animation et des connaissances en relation d'aide afin de rendre les cérémonies productives et intéressantes. Afin de favoriser la communication, plusieurs guérisseurs utilisent l'humour pour baisser la tension, car en tant qu'être humain, nous avons besoin de rire. Le rire fait partie de la guérison. Il ne faut pas oublier qu'une démarche vers la guérison peut durer quelques années, même toute la vie, comme Madame Jo-Ann Fiske le décrit dans l'ouvrage de James B. Waldram (2008) pour la Fondation Autochtone de guérison :

Pour travailler à sa guérison, il faut, entre autres, embrasser le processus au complet, lui prêter toute son attention, faire face aux bouleversements, aux émotions, tant à l'intérieur de soi que dans les relations sociales. En conceptualisant la guérison comme travail en soi, les guérisseurs essaient de concentrer l'attention sur les difficultés que tout le monde rencontre tout au long de la vie en luttant contre les comportements négatifs. En effet, durant toute sa vie, la personne doit systématiquement appliquer les capacités acquises pendant le traitement de guérison pour faire obstacle aux bouleversements, aux tentations, aux désappointements et la peine et conserver un équilibre émotionnel. Par conséquent, le travail de guérison consiste à acquérir des compétences et à développer la capacité de mettre en application consciemment ces acquis et ces techniques dans tout ce que la vie quotidienne apporte normalement, mais aussi dans les périodes de traumatisme d'angoisse et d'affliction personnelle. Le travail de guérison provoque chez les clients et les membres du personnel des combats intérieurs ; malgré que ces tâches soient entreprises dans un milieu favorable en s'appuyant les uns et les autres cette opération difficile ne se fait pas sans tension des relations sociales. (p. 58)

Le processus de guérison n'est pas statique. Il évolue dans le temps et selon les efforts de la personne qui entame ce processus. La personne peut avoir l'impression d'avoir régressé au point de retourner consommer de l'alcool et de la drogue. Cependant, le fait d'avoir ressenti le bien-être nous ramène vers le « chemin rouge »¹. Le fait de s'abstenir de consommer des produits qui perturbent l'esprit rend la personne plus lucide et les bons esprits la visitent en songe ou par des rêves. Lors des cérémonies, les participants recevront de l'aide à la mesure de leurs efforts. C'est par son engagement qu'une personne peut établir un contact conscient avec elle-même et le Créateur. Pendant la démarche, l'aidant et l'aidé doivent se centrer sur la guérison, qui conduit à la décolonisation, voire même à se déchristianiser.

Selon les guérisseurs, les ancêtres Anishnabe avaient leurs rituels et leurs cérémonies pour chaque étape de la vie, mais depuis l'évangélisation et le régime des pensionnats, toutes ces cérémonies ont été pratiquement oubliées. Plusieurs d'entre nous, notre génération, n'ont pas vécu ces rituels qui nous auraient permis de nous forger une identité Anishnabe.

¹ Le chemin rouge signifie, mettre en pratique les valeurs anishnabe, aller aux cérémonies, jeûnes et autres.

Dans le passé, l'adolescence était la période cruciale où les jeunes hommes et jeunes femmes devaient vivre des rituels d'initiation pour la préparation à la vie d'adulte. C'était une étape très importante de la vie des jeunes gens afin qu'ils puissent se développer en tant qu'anishnabe ou anishnabekwe adulte. Ils devaient jeûner pour entrer en contact avec les esprits animaux et de la forêt. C'était aussi le temps où les personnes demandaient leur nom spirituel, car il est important d'avoir son nom spirituel, afin que les esprits te reconnaissent. C'est aussi une fierté de porter un nom spirituel et cela renforce l'esprit de la personne.

4.1 Les éléments essentiels pour aider la guérison

Pour être en mesure de faire le travail et utiliser l'approche holistique, la personne doit être disciplinée, avoir un mental équilibré et avoir pris soin des blessures de l'enfance au niveau des quatre dimensions de l'être humain. L'aspirant doit être prêt à participer à la cérémonie d'initiation, où il sera accompagné d'un guide expérimenté. Le futur guide doit faire des sacrifices pour être en mesure d'acquérir les habiletés à conduire les sessions de guérison et les cérémonies.

La guérison traditionnelle reflète les valeurs et l'identité des autochtones. Elle débute lorsqu'une personne prend un engagement ferme pour sa guérison. Dans l'ouvrage de Krawl (1994), il indique ceci : « La guérison s'amorce lorsque nous commençons à nous examiner, pas seulement physiquement, mais aussi psychologiquement. Lorsque nous commençons à regarder ce qui se passe dans notre esprit, notre corps, nos émotions. Lorsque nous commençons à nous attaquer à des questions qui sont restées sans réponse pendant des années » (p. 19).

Il est important que les participants prennent connaissance des effets de la colonisation afin qu'ils puissent mieux comprendre ce qu'est la notion de décolonisation. Comme le souligne l'auteure Archibald (2006), « la décolonisation est effectuée en cinq étapes : redécouverte et rétablissement de l'histoire et de la culture autochtone, deuil, engagement et action » (p. 32). Selon ma vision de l'avenir, c'est à travers les cérémonies et l'éducation que le peuple Anishnabe peut amorcer son processus de décolonisation en diversifiant les approches, afin que les futurs participants puissent se découvrir et explorer des façons de se guérir des traumatismes de l'enfance.

Cette citation de l'aîné Paul Skanks peut apporter une réflexion sur la façon d'intervenir : « Comment pouvez-vous servir des gens que vous ne comprenez pas ? Comment pouvez-vous avoir de l'empathie pour des gens sans comprendre les raisons qui les ont d'abord poussés vers vous

pour obtenir de l'aide qui aura une incidence sur eux-mêmes ou leur famille ? » (cité dans Bopp, Bopp et Lane, 2005, p. 6). En lisant cette citation, je me suis posé une question : Comment puis-je aider une personne, si elle ne veut pas s'aider ?

L'intervention de groupe en milieu autochtone diffère un peu des approches en milieu allochtone, car les intervenants allochtones demeureront étrangers aux yeux des participants. Leur déontologie ne leur permet pas de démontrer leurs émotions ou leurs sympathies. Ils démontrent une certaine froideur. Les spécialistes resteront des spécialistes. Ce qui est différent avec l'approche traditionnelle, c'est que les spécialistes sont les participants parce que c'est à partir de ce qu'ils partagent et vivent que l'animateur pourra éventuellement comprendre leurs situations.

Les participants doivent apprendre à s'adapter aux différents intervenants qui les accompagneront tout au long du parcours. Si l'un des participants ressent le besoin de parler, il doit se manifester ou demander une rencontre individuelle. L'intervenant doit être disponible pour lui permettre de ventiler.

Il y a des sessions sur différents thèmes pour alimenter les discussions et les réflexions. Les participants s'appuient les uns sur les autres lorsque les discussions viennent ébranler leurs croyances et leurs émotions.



Figure 11 Hommes en discussion
Source : W. Wabanonik, 2016

5 VERS LA GUÉRISON

D'après Mussell (2005), auteur du texte *Les guerriers-soignants : Comprendre les difficultés et la guérison des hommes des premières nations*, il y a quatre éléments essentiels au rétablissement :

- a) Une relation avec une personne capable d'aider les traumatisés à rétablir la confiance envers eux-mêmes et les autres et à accéder à toute la gamme des aptitudes humaines;
- b) Un sentiment de sécurité dans son milieu de vie afin qu'il puisse prendre le risque d'intégrer ce genre de relation et de l'entretenir tout au long du difficile parcours consistant à faire face à ce qui a été évité jusque-là
- c) Des stratégies d'autorégulation affective;
- d) Le temps (p. 87)

Ces éléments contribuent à l'adhésion de la personne aidée au processus de guérison. Ceux qui s'engagent dans cette démarche rencontreront des obstacles comme la tentation de consommer, de fuir ou l'oisiveté. Certains essayeront d'emprunter des raccourcis pour faciliter leur démarche ou tout simplement parce qu'ils ont peur de ce qu'ils vont ressentir. Car c'est devenu anormal de ressentir des émotions qu'elles soient négatives ou positives. Ce n'est qu'après avoir vécu qu'ils s'apercevront que c'est dans l'humilité que l'on grandit.

5.1 Enseignement sur les cycles de la vie et des valeurs

Il est important de se rappeler que le cercle est un symbole sacré pour les Anishnabek. Nous retrouvons le cercle dans l'environnement : les nids d'oiseaux, le soleil, la lune, les troncs d'arbres, et j'en passe... Lorsque les individus s'assoient en cercle, ils sont tous égaux, même l'intervenant. Les repères sont les points cardinaux représentant les grands-pères : l'est, le sud, l'ouest et le nord. Le centre du cercle est la personne elle-même et le Créateur. Le haut du cercle représente le ciel tandis que le bas représente la Mère-Terre. Il est possible de l'interpréter d'une autre façon en faisant un lien avec le passé, le présent et le futur. Tout est interrelié dans le monde Anishnabe.



Figure 12 vers la guérison
Source : D. Papatie, 2015

Il y a par ailleurs les quatre valeurs dont on doit tenir compte dans le récit des personnes :

Dans cette approche, on ne se concentre pas uniquement sur le mal à soigner, mais sur l'individu dans son ensemble. En se concertant sur les trajectoires sociales familiales, scolaires ou professionnelles, on cherche à établir un nouvel équilibre entre la santé autant physique, mentale, émotionnelle que spirituelle. On craint alors la médiatisation et la mise en public de ces savoirs qui touchent autant l'intimité des individus qu'à leur manière de construire leur identité dans le contexte actuel. (Laurent, 2008, p. 186).

Ce qui veut dire que chaque personne doit s'imprégner d'une ou de plusieurs roues de médecines, selon sa conscience. De plus, les personnes doivent continuellement se remettre en question durant leur existence sur cette terre, afin d'avoir une vie équilibrée, ce qui ne veut pas dire que ce sera parfait. L'important c'est d'en être conscient et de l'expérimenter.

Le terme « embodied » convient mieux pour définir cette expérience. Ce terme anglais signifie intégrer, expérimenter, cela reflète bien un intervenant anishnabe équilibré. Il est important que la personne soit authentique et elle-même. *Walk your talk*, en d'autres mots, parler ce que je suis, ce que je vis, et ce que je ressens.

5.2 La guérison se poursuit

Il y a quelques indicateurs qui laissent entrevoir l'état d'âme des hommes. De nombreux hommes ont vécu des événements traumatisants durant leur enfance. Ils ont été négligés et même maltraités. Je crois que de nombreux hommes n'osent même pas y prêter attention, car c'est trop lourd et douloureux. Ils ignorent les raisons qui les poussent à agir ainsi, cela peut être la colère, l'agressivité, et le mépris de soi.

Lors des rencontres de groupe, j'ai observé le non verbal, le discours et les postures ; ces signes démontrent des sentiments de détresse. Leurs discours sont parfois incohérents et accusateurs, ils sont victimes de leur situation la plupart du temps. Ces hommes vivent en silence, ils gardent leurs secrets.

Les hommes qui se sont présentés aux rencontres n'ont pas osé s'engager dans une telle démarche, par peur de dévoiler les actes qu'ils auraient commis dans le passé. En tant qu'animateur du groupe, j'ai présenté le fonctionnement d'un groupe, en me basant sur de Bill Kauth (1992) *A circle of men, the original manual for men's support groups*.

Après quelques rencontres, j'observe les difficultés suivantes : la méfiance, le manque d'implication. Les hommes ont de la difficulté à s'engager dans le groupe pour les raisons mentionnées précédemment. La majorité des participants provient de familles qui sont en transition entre la vie semi-nomade et sédentaire, ce qui provoque le manque d'intérêt des hommes et des difficultés d'adaptation. La majorité des participants a vécu en forêt avec leurs parents ou grands-parents. Ils ont eu de la difficulté à s'adapter à la vie sédentaire ce qui crée une désorganisation personnelle, familiale et communautaire.

Lors des rencontres, comme je l'ai déjà mentionné plus haut, les participants n'osent pas s'engager dans une structure formelle, car ils pensent que ce qu'ils diront pourra être rapporté auprès d'autres services comme la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ) ou la sécurité publique. Les hommes présents aux rencontres savent que s'ils dévoilent des actes qu'ils ont commis, ils risquent d'avoir des répercussions sur leur vie. La plupart d'entre eux ne se sont jamais impliqués dans un groupe comme Alcoolique Anonyme ou Narcotique Anonyme. Le manque d'implication dans la démarche de guérison s'explique par la discipline et la constance que cela exige. Les hommes doivent réapprendre à mener une vie responsable et ordonnée. Ils s'engagent à se mobiliser pour leur guérison.

Comme Bill Kauth (1992) le mentionne : *«Without commitment the group doesn't work. Support groups are totally voluntary, and if the men don't come to 'Group' it doesn't exist. Commitment ensures the longevity necessary to build the trust and safety essential to open up, risk, and share more of who we are »* (p. 5). Le fait de se sentir obligé nuit à l'engagement des hommes, qui associent le cadre proposé à « la façon des Blancs », selon leurs mots.

Bien qu'ils soient conscients de leur situation, ils souhaitent que les difficultés s'envolent par enchantement. Les fausses croyances qui ne favorisent pas l'ouverture sont souvent reliées aux religions. Certains s'identifient comme catholiques, athées ou autres. Chacun détient sa vérité. J'observe que même entre les traditionalistes, il existe une certaine rivalité.

Certains participants n'iront pas vers l'autre parce qu'ils n'ont pas les mêmes enseignements ou parce qu'ils ont des préjugés, tandis que d'autres ne croient tout simplement pas aux approches conventionnelle et traditionnelle. Certains croient que les cérémonies amènent la négativité dans la communauté.

Pour revenir aux rencontres des hommes, on pouvait les qualifier de cafés-rencontres, car elles n'avaient rien de formel. Cependant, il y avait des échanges qui apportaient des réflexions sur leur situation et sur la communauté. Il y a eu des interventions ponctuelles auprès d'hommes qui recherchaient de l'aide en se présentant à la loge dans une situation d'impasse, coincés dans le système judiciaire ou encore à la rue. Ils se sont présentés deux ou trois fois à la rencontre, et ne sont plus revenus ensuite.

Une fois qu'ils ont exprimé leur colère et leur désarroi, on les revoit rarement. Ils ont fait le choix de poursuivre leur vie comme ils l'entendaient. Je suppose qu'ils ont trouvé une ou des solutions à leur situation ou peut-être qu'entreprendre une démarche de guérison était trop pénible pour eux. Malgré leurs situations précaires, les hommes qui ont entrepris leur cheminement tentent de trouver des solutions pour contrer le fléau qui est la déresponsabilisation et la fuite. Lors des activités organisées par les services du centre de santé, ils participent aux différents ateliers d'estime de soi et aux cérémonies, où la plupart d'entre eux retrouvent le courage d'améliorer sa situation.

Malgré les bonnes intentions des intervenants du milieu, il est parfois difficile de faire passer des messages auprès des personnes qui ont connu la trahison, car elles se sentent souvent incomprises. Seuls le temps et la patience nous permettront en tant qu'intervenant de rétablir la communication auprès de ces hommes. Plusieurs hommes se sont forgé une carapace, car c'était une question de survie.

Je cite un proverbe bien connu qui dit : nul n'est prophète dans son propre pays. Cette citation s'applique bien aux intervenants autochtones des communautés autochtones. Il est parfois difficile pour un intervenant du milieu de se faire entendre pour transmettre des enseignements. Les intervenants autochtones ayant souvent vécu eux-mêmes des épisodes de toxicomanie, des problèmes de comportements, des problèmes conjugaux, ils suscitent la méfiance de certains membres de la communauté.

Des actions positives sont tout de même mises en œuvre pour soutenir les hommes. Je tiens à mentionner que les intervenants autochtones du milieu démontrent un courage et un dévouement exceptionnel. Ils ont été d'un grand support dans le processus de guérison de plusieurs personnes. Les intervenants autochtones sont ouverts et comprennent la situation des hommes, car eux-mêmes

ont vécu des situations semblables, et ont réussi à se sortir de l'enfer de la drogue et de l'alcool. Ils sont devenus des modèles dans la communauté.

Malgré ces difficultés, les traditionalistes et les intervenants autochtones de la communauté continuent à transmettre des enseignements Anishnabe pour le mieux-être des personnes désirant améliorer leur qualité de vie dans le respect des croyances de chacun.

En prenant conscience que je ne pourrai former un groupe d'hommes comme prévu, je me suis ravisé. Il me fallait un plan B pour avancer dans le stage. Suite à une rencontre hebdomadaire, j'ai annoncé que je voulais former un groupe de rencontre d'hommes qui exige leur implication et leur participation aux ateliers prévus. Seulement quatre hommes se sont portés volontaires. J'ai alors décidé de former le groupe avec eux. Je leur ai demandé s'ils étaient intéressés à prendre connaissance du programme que je voulais mettre en place afin de les aider dans leur cheminement.

Par la suite, avec l'aide du groupe, nous avons établi des règlements pour le bon fonctionnement des activités et des cérémonies. La présence de chacun est importante lors des activités. Toute absence doit être signalée au stagiaire ou à un membre du groupe. C'est une entente verbale, considérée dans le monde anishnabe comme aussi importante que ce qui est sur papier. Après que le petit groupe a pris connaissance des règles, nous commençons les activités culturelles et spirituelles. Les règlements sont simples : 1) être respectueux 2) être à l'heure 3) aucune violence verbale et physique 4) faire des efforts pour sa propre guérison 5) s'impliquer dans les activités proposées.

Une des premières séances est une activité culturelle en forêt. Les participants ont été poser des pièges à castors. Le lendemain, ils ont nettoyé les prises en le montrant aux enfants. L'autre activité consistait à poser un filet de poisson sous la glace. Ces moments nous ont permis de prendre le temps d'échanger sur le programme que je voulais mettre sur pied pour venir en aide aux hommes.



Figure 13 : Vers le bonheur
Source : D. Papatie, 2014

Après quelques jours, la confiance s'est établie. Ce qui me semble facilitant avec l'approche holistique, c'est que les personnes se sentent libres et respectées. Elles peuvent faire ce qu'elles veulent, en gardant ce qui est bon pour elles. Les guérisseurs ou les enseignants ne sont pas des marchands de rêves. Il n'y a pas de guérison instantanée. Nos enseignements nous rappellent sans cesse que la personne doit faire des efforts, c'est-à-dire faire un bout de chemin, malgré les difficultés... Un homme-médecine nous prévient : « il n'y a rien de facile, peut-être même, que ce sera plus dur, car nous sommes plus conscients de la réalité, ce que nous sommes rendus là, où nous en sommes, aujourd'hui ». (Mentionné lors d'une session, juillet 2017)

Personne n'arrive pas là par pur hasard, chacun est à la recherche d'aide et de support, peu importe son état. Ces personnes sont guidées inconsciemment par leur esprit, elles cherchent ce qu'elles ont à combler, leurs besoins. Elles sont à la poursuite de leur guérison. L'approche holistique favorise le rapprochement entre les personnes, afin que celles-ci sortent de l'isolement et entreprennent une relation saine avec les humains et l'environnement. Les gens se sentent à l'aise, ne se sentent pas jugés ou rabaissés, peu importe leur état physique, mental, émotionnel et spirituel.

Je vais décrire comment se déroule un cercle de partage. Il arrive un temps où les participants ressentent le besoin de s'exprimer sur ce qu'ils vivent. Je leur suggère alors de faire un cercle de partage. En tant qu'intervenant, je prends l'initiative. Après avoir transmis les consignes aux participants et la présentation du programme, j'ai invité les participants à écouter mon partage.

Afin de créer un climat de confiance, je débute par mon partage en remerciant les participants de leur présence et le Créateur de m'avoir prêté la vie. Avant tout, un intervenant doit apprendre à se connaître, ses points forts, ses points à améliorer et ses limites. Il est donc important pour l'intervenant d'être ouvert aux participants et de raconter ses expériences du passé. Cela dans le but d'établir un climat de confiance dans le groupe.

6. MON HISTOIRE

Je vais vous décrire mon propre cheminement et ce qui m'a permis d'avancer dans la vie et de vivre une expérience académique en m'appuyant sur les enseignements de la roue de médecine.

Ma vie de la petite enfance à 5 ans a brusquement changé lorsque mon père nous a quittés pour le monde des esprits. Ce fut une grande perte que j'ai eu de la peine à réaliser et qui a causé un traumatisme dans ma jeune existence. Je ne comprenais pas pourquoi les gens pleuraient ni pourquoi ma mère était inconsolable. Je ne comprenais pas ce qu'était la mort. Ce n'est qu'après quelque temps que j'ai compris que je ne verrais plus mon père. C'est la tristesse de ma mère qui m'a perturbé. Cet événement m'a marqué à jamais. J'ai grandi dans des attentes et dans l'insécurité.

Par la suite, à l'âge de 7 ans, j'ai quitté ma famille pour le pensionnat, pour y être civilisé. J'ai été séparé de ma famille pour recevoir une éducation euro-canadienne. Les premières années ont été difficiles, car je ne comprenais pas le français, et lorsque je ne comprenais pas les consignes, on me frappait ou on m'humiliait. Après quelques mois, j'ai commencé à comprendre cette langue étrangère, la langue française. J'ai appris à détester ma famille, mes origines et ce qui a été plus troublant et perturbant. J'ai appris que mon peuple était des sauvages, qu'ils ne savaient pas vivre, qu'ils avaient torturé et mangé les coeurs des missionnaires. Ce qui me troublait dans ma tête d'enfant, lors de la catéchèse, c'est ce que la religieuse nous disait : si tu fais le bien, tu iras au

paradis, et si tu fais le mal, tu iras brûler en enfer pour l'éternité, et l'éternité, pour moi, c'était longtemps, longtemps. J'avais peur de dormir pour ne plus me réveiller.

C'est aussi à cette époque que j'ai appris à ne plus ressentir ma tristesse et ma joie. Cependant, je me souviens que ma mère était une personne aimante et affectueuse. Ces gestes d'affection me manquaient lorsque je m'ennuyais beaucoup de chez moi. Lors de mon séjour au pensionnat, j'ai été battu par les personnes en autorité et les autres élèves. Je m'isolais et je m'imaginai que ma mère était là pour me consoler. Mais elle n'était pas là.

Après quelques mois au pensionnat, j'ai eu beaucoup de difficultés à m'adapter. Je me sentais triste et je pleurais souvent parce qu'il y avait beaucoup de violence. Je me sentais seul et abandonné. Aujourd'hui, je suis conscient d'avoir subi des abus psychologiques, physiques et sexuels. Je vivais constamment dans la peur et j'avais coupé mes émotions joyeuses. Je ne savais plus m'amuser comme un enfant de mon âge. Je suis devenu hyper vigilant et soumis. Une fois adulte, je suis devenu une personne qui fuyait la réalité, et qui ne voulait pas ressentir ses émotions. Car j'avais appris qu'il était défendu d'exprimer ses émotions, au risque de subir des conséquences. Il fallait donc que je les refoule.

Le régime des pensionnats consistait à enrayer l'indien en moi, j'étais confus et rempli de colère en sortant de cette institution. C'est pendant la période de l'adolescence et jeune adulte (13 à 30 ans) que la violence m'a beaucoup marqué. C'est à cette période que j'ai commencé à consommer et à abuser de l'alcool et de la drogue pour être joyeux, mais ce ne fut qu'illusions. Lorsque j'ai commencé mon secondaire, j'étais dans un milieu de blancs. Il y avait beaucoup de racisme. J'ai entendu toutes sortes de bêtises à mon égard. Toutefois, je m'étais créé une carapace pour me protéger. Malgré la situation, j'essayais tant bien que mal de m'adapter et de m'intégrer dans le monde des blancs. Et lorsque j'étais dans mon milieu, on me traitait de blanc, ce qui me rendait encore plus confus.

Plus tard, cette carapace que je me suis forgée pour me protéger a fait obstacle à mon épanouissement et à mon développement. Je suis devenu insensible aux autres et à moi-même.

Je me suis toujours rappelé de ce professeur qui nous avait dit un jour : il y aura seulement moins de 5% d'entre vous qui iront étudier à l'université. Et moi, je me suis dit dans ma tête : je fais

partie des 5 %. J'ai avancé du mieux que je pouvais faire, malgré les obstacles. Cependant j'ai abandonné les bancs de l'école pour aller sur le marché du travail.

À seize ans, je me suis trouvé un emploi dans une scierie. Au départ, c'était pour aider ma mère, et aussi pour permettre à mes frères et mes sœurs de poursuivre leurs études. À dix-huit ans, j'étais père d'une petite fille. Elle fut ma raison de vivre, je me sentais responsable, alors je devais subvenir à ses besoins. J'ai fait de mon mieux pour élever cet enfant. C'est grâce à ma mère que j'ai vu mes enfants grandir. Elle m'a transmis quelques enseignements sur la façon d'élever des enfants, elle m'a inculqué des valeurs familiales.

Comme je n'avais pas soigné les blessures de mon enfance, mon séjour au pensionnat avait fait de moi une personne colérique qui avait de la difficulté à gérer ses émotions. J'avais développé une identité négative, en plus d'avoir une faible estime de moi-même. Avec le peu d'estime que j'avais de moi-même, j'avançais dans la vie sans réellement me connaître, c'est ce qui m'amena vers la dépendance à l'alcool et aux substances illicites.

Toutefois, je croyais à un monde meilleur et je me disais : mes enfants connaîtront un meilleur avenir, donc je me suis impliqué dans le développement de la communauté pour améliorer la situation. J'ai croisé des personnes positives qui m'ont transmis de bonnes valeurs et des enseignements de la culture anishnabe. Ma vie de jeune adulte était active. Le sport et la musique m'ont permis de me défouler, en particulier le hockey.

Le premier emploi que j'ai occupé, dans une scierie, était physique. Au début, je pilais du bois, puis je coupais le bois en 8 pieds. Je me suis posé la question, qu'est-ce que je fais là ? J'aidais à détruire l'habitat des animaux et la forêt qui fut ma demeure dans mon enfance. Ces idées me revenaient constamment, et me rendaient confus. Lorsque les fins de semaine arrivaient, je « payais la traite » à mes soi-disant amis, l'alcool coulait à flots. Cela a duré deux ans et demi.

Par la suite, j'ai occupé un poste. J'étais un interprète pour les Anishnabek unilingues et agent de liaison en travail social. Cela ne demandait pas nécessairement d'avoir une qualification en travail social. Il suffisait de savoir parler et comprendre le français et la langue anishnabe. Par la suite, j'ai suivi quelques cours d'appoint en intervention, mais ces cours n'étaient reconnus que dans les limites des réserves indiennes, alors que moi, je voulais être reconnu partout. C'est une des raisons

pour lesquelles que je me suis inscrit à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue (UQAT).

Lorsque j'ai entrepris les cours à l'université, je me suis rendu compte que pour être un bon intervenant, il fallait que je soigne les blessures de mon passé. Mes premières thérapies m'ont appris à m'exprimer, à verbaliser ce que j'avais vécu. Mais ce n'est qu'après quelques années que j'ai traité mes problèmes personnels à fond. Croyant avoir réglé tous mes problèmes, je me suis occupé des autres jusqu'à oublier de prendre soin de moi. Inconsciemment, je ne voulais pas ressentir mes blessures d'enfance.

J'étais souvent en contact avec les gens souffrants. Je me sentais impuissant et parfois en colère contre la société. Je me suis aperçu que je voulais constamment fuir pour ne pas ressentir les émotions qui m'accablaient.

Les gens m'acceptaient tel que j'étais, surtout les services que je leur rendais, toutefois cela venait me perturber. J'étais toujours à la course, tout cela pour plaire au monde. Je n'avais plus aucune idée de qui j'étais, ce qui m'amena à m'épuiser. J'étais constamment dans la fuite, afin de ne plus ressentir mes émotions. Au début, la consommation d'alcool et de drogue m'a permis d'être une sorte de «superman» qui était prêt à régler les problèmes des autres, mais cet épisode de ma vie m'a amené à oublier que j'avais des responsabilités familiales, ce qui m'amena à consommer encore plus. J'ai fini par perdre ma crédibilité et la confiance des gens.

Les traumatismes de l'enfance étaient enfouis dans ma carapace, mes blessures de l'âme me rendaient insensible aux souffrances des gens.

Après quelques années (31 ans à 50 ans +) de déboires avec l'alcool et la drogue, je me suis décidé à entreprendre une autre cure de désintoxication. Au départ, je croyais que c'était les autres qui avaient un problème, ou comme excuse, que c'était l'alcool qui était le problème en tentant de justifier ma consommation abusive, alors que c'était MOI, qui étais mal à l'intérieur de moi. À peine si je me connaissais. J'étais si confus que ma vie n'avait plus aucun sens. J'avais la rage dans l'âme. Il faut que je dise que je ne croyais plus à rien. J'avais le sentiment qu'il n'y avait pas de place pour moi sur cette terre. Je me rendais compte que cela affectait mes filles.

Cependant, je voyais des personnes qui avaient cessé de consommer de l'alcool et elles avaient l'air de se porter mieux, elles étaient joyeuses et amicales. Ces gens avaient pris leur vie en main, ils m'accueillaient sans jugement et ils écoutèrent mon histoire.

C'est important que je vous le mentionne, lors de ma première thérapie, l'animateur m'a posé une question : Qui es-tu, Alex ? Je fus incapable de répondre, je me suis mis à pleurer, et ce fut le début de ma démarche vers la guérison. J'ai rencontré des obstacles et parfois je regrettais d'avoir pris conscience, car c'était trop lourd et j'étais envahi par la honte. Cette thérapie a été un déclencheur et je me rendais compte que je ne pouvais revenir en arrière. Je me suis mis à verbaliser ce que je ressentais, j'avais pris contact avec mes émotions, et j'avais peur de mes propres émotions. Au pensionnat j'avais appris à les refouler, il était défendu d'exprimer sa colère, son désaccord, sa tristesse et même sa joie, et c'était la même chose à la maison. Ma mère était catholique. Elle me disait que c'était mauvais d'exprimer ce que je ressentais. Il fallait que je le garde en moi. Il était défendu de parler en mal des serviteurs de dieu, car je voulais parler des abus subis au pensionnat.

Ces différentes thérapies m'ont libéré. Cette thérapie, au centre de traitement à Maniwaki en 1995, a été une expérience qui a eu un impact positif sur mon cheminement. C'est à ce moment que j'ai rencontré un guide spirituel qui d'ailleurs, a été le premier à me faire prendre conscience que j'étais un Anishnabe et que notre peuple avait sa façon de se guérir. Il a été le premier homme auquel je pouvais partager ce que je ressentais et ce que j'avais subi au pensionnat. Cet homme m'a transmis les enseignements traditionnels que j'ai mis en pratique dans tous les domaines de ma vie. J'ai commencé à m'apprécier et à m'aimer comme il se doit.

C'est à cette période que j'ai décidé d'entreprendre les études en travail social. À l'âge de 38 ans, j'ai décidé de m'inscrire à l'université pour entreprendre un baccalauréat en travail social. Je répondais aux critères de cette institution : l'âge et l'expérience. Je croyais tout savoir, toutefois, au fil du temps, je me suis rendu compte que je n'en savais pas beaucoup. Je suis allé à quatre thérapies dans différents centres de désintoxication. Sans le savoir, il y avait une résistance en moi. Parfois, il m'arrivait d'être incapable de me regarder et d'identifier mes sentiments. La guérison est un processus qui dure toute une vie. Et, lorsque j'ai entendu cela pour la première fois, j'étais un peu découragé, car j'imaginai qu'une fois la thérapie terminée, tout serait réglé et facile. J'ai pris conscience que ce n'était que le début de l'université de la vie. Ces expériences m'ont permis d'avoir une meilleure vision pour l'avenir et d'être conscient que je pouvais

améliorer ma condition de vie. Aujourd'hui, je peux affirmer que l'expérience de vie à l'université a été ma plus grande réussite.

Au départ, je croyais que mon problème était seulement la consommation d'alcool et de drogue, sans faire le lien avec les comportements qui s'y rattachaient. C'est en regardant mon passé que j'ai réalisé qu'il y avait des blessures plus profondes et les torts que j'avais causés aux autres. Les traumatismes et les pertes subies dans mon enfance m'ont poursuivi, jusqu'à ce que je les traite et que je prenne conscience de ces effets dans ma vie comme le mentionne Mussell (2005) :

Les pertes traumatiques comprennent la perte de la langue, des pratiques spirituelles et de l'identité, la perte de la terre, de l'autosuffisance et de l'autonomie ; la perte de l'enfance au profit des pensionnats indiens et des systèmes de protection de l'enfance ; la perte de rôle parental et des compétences associées; la rupture des liens familiaux et de structures sociales. (p. 85)

Les abus psychologiques et sexuels subis dans l'enfance se passent à l'intérieur de la personne, cela a des conséquences sur son esprit. Pendant tout ce temps, mon identité Anishnabe a pratiquement été effacée de ma mémoire, de ma façon d'être, de penser et d'agir. Et, lorsque j'ai pris conscience de mon identité Anishnabe, il y a eu une gamme d'émotions qui est venue me perturber. Il y a eu une période de colère, de honte et de découragement avant que je puisse entreprendre de réels changements dans ma vie. Il a fallu que je fasse le ménage dans mon passé, afin de ne pas sombrer dans la folie.

Ces traumatismes viscéraux ont perturbé mon rôle de parent, de conjoint et d'intervenant. Cela a eu des conséquences auprès des enfants. Pendant longtemps, je me suis culpabilisé, cela m'empêchait d'avancer et d'être bien pour mon propre développement. Les lacunes au niveau des enseignements du rôle de l'homme m'ont fait vivre des situations honteuses et je fuyais mes responsabilités.

Malgré ce que je vivais dans ma vie personnelle, j'ai participé au développement de la communauté et à la mise en place des infrastructures et des services. Cela a permis aux membres de la communauté d'avoir les services sanitaires, de santé et d'éducation. Mon implication m'a permis d'avoir le goût de poursuivre la découverte de mon identité Anishnabe.

De 1997 à 2000, il y a eu une conférence annuelle qui s'intitulait : « Men wellness conference » qui se tenait à tous les mois de juillet, pendant une semaine dans la région de Toronto. Les hommes

venaient de partout, de la région de Québec, de l'Ontario, des provinces de l'ouest, et même des États-Unis. Durant ces années, je me suis impliqué dans la communauté pour améliorer la condition de vie des hommes. J'ai pris l'initiative d'organiser les voyages pour les hommes de la communauté. J'estime qu'il y a eu au moins quarante hommes qui ont bénéficié de ces conférences. À chacun des voyages, il y avait dix hommes qui partaient pour apprendre différents enseignements traditionnels.

Lors d'une de ces conférences, je fis une rencontre d'une kokom (une grand-mère). Je lui avais mentionné que j'étais préoccupé par la situation des hommes de ma communauté. Lorsque vous aurez constitué un groupe, m'avait-elle mentionné, débute avec deux mots : soit protecteur et pourvoyeur. Et, au fur et à mesure que ton groupe progressera, les participants verront qu'il y a un déséquilibre dans leur vie. C'est ainsi que vous pourrez introduire d'autres thèmes qui les préoccupent, m'avait-elle suggéré.

Mon passé me rattrape en 2010 : je passe devant une audience concernant les pensionnats. Cela demande une préparation pour ressortir les fantômes du passé. C'est pénible, mais bénéfique pour grandir et pour entrevoir un meilleur avenir. Je suis référé en évaluation psychologique à Montréal. Lors de ma sortie du bureau du psychologue, j'ai l'impression d'être ivre, c'est irréal. J'ai l'impression que mon esprit marche à côté de moi. Par la suite, je fais des rêves bizarres. Aujourd'hui, j'ai compris le sens de mes rêves : ils m'ont libéré de mon passé. Ces expériences ont fait de moi un homme qui avance dans la vie avec espoir. Le fait de partager une partie de ma vie aux autres m'aide à me libérer de mon passé. Je vous remercie de votre attention.

6.1 Intervenant dans le monde Anishnabe

Ce partage de ma vie sert à créer un sentiment de sécurité et à établir un lien de confiance. Je veux vous démontrer que les sessions de groupes débutent ainsi, que l'on soit guérisseur ou animateur. Il est important de parler de soi, d'être authentique, car cela permet de créer une atmosphère de détente et une plus grande ouverture des participants, qui sont parfois trop sérieux et tendus.

Dans le monde occidental, l'intervenant social doit être professionnel et expert, presque infaillible, c'est cette image qu'il projetera auprès des personnes venues consulter. Au contraire, dans le monde anishnabe, l'intervenant est un humain avec ses connaissances, ses défauts, ses difficultés

et ses rêves. Il est au même niveau lorsqu'il est assis avec les participants dans le cercle sacré. Il a juste plus de connaissances.

7. FORMATION DU GROUPE ININI (HOMME)

Comme je l'ai mentionné, au départ, l'objectif était de former un groupe d'hommes, mais le manque d'implication des hommes n'a pas permis de créer et de formaliser le groupe. Il y avait beaucoup de divergences et des hommes en détresse qui se présentaient à nos rencontres. J'ai dû revoir mon projet, car j'ai cru qu'il fallait répondre aux besoins urgents et pressants. Il y a eu des interventions ponctuelles auprès des hommes en détresse et le groupe a apporté du support auprès de ces personnes. Ces rencontres ont duré plus de six mois, sans pouvoir réellement constituer un groupe formel.

La majorité des hommes qui se présente aux rencontres est en détresse, souvent suite à une beuverie qui a duré quelques jours. Ils se retrouvent souvent dans des situations sans issue. Les conjointes se sentent dépassées par les comportements de leur compagnon et demandent qu'ils quittent le domicile conjugal, et les hommes finissent par se retrouver dans la rue. Il arrive parfois que la situation dégénère en violence.

C'est à travers ces rencontres que j'ai décelé la profondeur des blessures des hommes. Plusieurs participants devaient apprendre à faire face à différentes dépendances telles que la consommation abusive d'alcool et de drogue et les jeux de hasard. Ces symptômes ne sont que la pointe de l'iceberg. Plusieurs d'entre eux vivent des blessures subies durant leur enfance, consécutives aux abus de toutes les formes, à la violence, et aux deuils inachevés. Il y a aussi des hommes qui ne consomment plus d'alcool ni de drogue, mais qui ne reconnaissent pas leurs problèmes de comportements. Ils ont tendance à blâmer les autres, et à se déresponsabiliser envers leur famille. Plusieurs se retrouvent devant le système de la justice pour des comportements de violence et de méfaits. Ces observations nous démontrent que plusieurs hommes ont le mal de vivre.

Les hommes Anishnabe doivent soigner les blessures, les pertes et les abus subis durant leur enfance. Ils doivent aborder les sujets tels que le rejet, l'abandon, l'humiliation, les agressions sexuelles, la trahison et l'injustice pour avancer dans le processus de guérison.

Le processus de guérison des hommes sera pénible et ardu du fait des mécanismes de défense et des fausses croyances qu'ils se sont forgées pour leur survie. S'ils n'entreprennent pas les démarches vers la guérison, les conséquences de ces traumatismes et de ces comportements déviants ne feront que s'aggraver avec le temps. « Les manifestations traumatiques découlant de

ces pertes comprennent les comportements autodestructeurs » (Mussell, W. p. 85). Les hommes doivent apprendre à se faire confiance et à faire confiance aux autres. Par le passé, ils se sont isolés de peur de déranger les autres.

Selon mes observations, les hommes recherchent l'attention et l'approbation des autres, souvent ils vont s'isoler de peur d'être jugés ou rejetés. Ils ont des craintes lorsque leurs émotions remontent. J'ai remarqué que les survivants du régime des pensionnats sont les plus méfiants et les plus repliés sur eux-mêmes lorsqu'ils se sentent menacés, ce qui crée un obstacle à la guérison.

7.1 Les quatre volontaires du stage

Lorsque j'ai constaté que le groupe ne prendrait pas forme, j'ai demandé s'il y avait des volontaires. Quatre personnes qui ont accepté ma proposition.

Je me suis rendu compte que les volontaires n'étaient pas tous à l'aise à l'idée de participer à des cérémonies à cause de leurs croyances. On leur a probablement dit que ces cérémonies évoquaient les esprits négatifs et que cela aurait des répercussions sur leur vie. En fait, cette méfiance est le résultat de la colonisation et du christianisme.

Maintenant, je vous présente les volontaires qui ont accepté de participer à cette expérience. Je les décris tels que je les perçois en référence aux animaux représentant la roue médicinale. Ces individus ont des qualités et des forces qui reflètent les animaux utilisés dans le texte.

TORTUE : Un jeune homme dans la vingtaine que je nomme Tortue, qui mène une vie instable. Il a des comportements autodestructeurs. Il n'a pas terminé le secondaire. Il est constamment en état d'ébriété ou sous l'effet de la drogue. Il a des idéations suicidaires, et lorsqu'il vient nous rencontrer à la loge, Tortue est en situation de crise, car sa conjointe lui a annoncé qu'elle le quittait et qu'il devait se trouver un autre endroit pour se loger. Il est père d'un enfant de 3 ans, dont le couple vient de perdre la garde. L'enfant est pris en charge par la protection de la jeunesse, ce qui rend Tortue encore plus triste. Il ne peut plus être en contact avec lui. Les services de la protection de la jeunesse ont pris cette décision à cause de la violence.

Tortue a grandi dans une famille dysfonctionnelle où la violence était omniprésente. Ses frères et sœurs ont souvent été placés en famille d'accueil. Il est un enfant de la DPJ. Les mesures de placement n'ont fait qu'empirer la situation, car il passait son temps à fuguer. Les familles d'accueil ont été incapables de lui prodiguer les soins et l'attention dont il avait besoin. La jeunesse de cet homme a été profondément marquée par la violence des parents. Devenu adulte, il n'a pas de but précis. Il vit dans l'itinérance, ou parfois chez des amis, chez sa copine et chez sa mère.

Le jeune homme a des qualités qui lui permettraient d'améliorer son sort, mais il ne veut pas s'engager dans une démarche de guérison. Cependant, il est comme une tortue, lent et tenace. Il avance sur le chemin rouge sans se presser, il aime la nature. Un jour, il me dit : « Tu sais, Alex, j'ai la tête dure comme la carapace de la tortue, et je peux être doux et joyeux ».

Lorsque le jeune homme rejoint le groupe, il partage les difficultés qu'il rencontre depuis sa séparation avec sa conjointe et qui sont à l'origine d'idéations suicidaires. Il raconte ce qui se passe dans sa vie de couple. Il partage son désarroi et le découragement qu'il ressent face à la situation dans laquelle il s'est mis. Cela lui semble impossible d'agir pour améliorer la situation. Il mentionne dans son partage qu'il est rendu à mendier, à être itinérant dans la communauté.

Le couple semble avoir de la difficulté à communiquer sans violence. Il se dispute souvent, lorsqu'il y a de la consommation d'alcool de la part de la conjointe. Selon, le jeune homme, elle veut contrôler les finances du couple, mais ne répond pas aux besoins de l'enfant.

Le jeune homme semble être conscient de la situation du couple, car il mentionne que la DPJ est dans le dossier : « je ne suis pas en mesure de combler les besoins de notre enfant ». Il mentionne aux personnes présentes : « nous allons perdre la garde de notre enfant ». Il ne veut pas que cela arrive. Il s'est assis et a pris le temps de parler avec les hommes présents dans la loge.

Cependant, après s'être confié au groupe, le jeune homme n'est jamais revenu. Pourtant la porte était ouverte et le groupe était là pour lui porter support dans son cheminement. Je me suis interrogé sur l'intervention que j'ai faite auprès de ce jeune homme : Ai-je répondu à ses besoins ? Avait-il juste besoin de ventiler ?

OURS : Je le nomme l'ours, début de la trentaine. Ours a grandi dans une famille dysfonctionnelle, dans laquelle il y avait de la violence et beaucoup de consommation d'alcool et de drogue. Il a commencé à consommer abusivement de l'alcool et de la drogue très jeune, à environ 13 ou 14 ans. Il est constamment à la recherche de l'approbation des autres et a une faible estime de lui-même. Il fait le clown pour se protéger et pour masquer sa détresse, son mal-être. Il se lance souvent des défis de toutes sortes pour montrer au monde qu'il est en contrôle et qu'il peut être acrobate.

Mais un jour, faisant ses tours d'acrobaties, il est tombé du troisième étage en sautant d'un toit à l'autre. Il s'est fracturé le dos... Croyez-le ou non, ce jeune homme marche aujourd'hui, alors que les médecins l'avaient condamné à la chaise roulante pour le restant de ses jours. Malgré sa condition physique, il prépare le feu, transporte les grands-pères (les pierres) pour les cérémonies de la loge à sudation. Il participe aux cérémonies, il a reçu un calumet et doit en prendre soin. C'est une grande responsabilité d'être porteur de calumets, la personne doit respecter les enseignements qui viennent avec le calumet, car les porteurs de cette médecine exigent de la discipline.

Après quelque temps, il s'est désintéressé des cérémonies. Il s'est mis à voler, à reprendre les comportements qu'il avait laissés derrière lui. Il a volé une somme considérable à un organisme qui l'avait pourtant aidé dans sa guérison. Cela l'a conduit à rechuter. Après cet événement, il a déménagé dans une autre agglomération pour fuir la situation et par peur d'être rejeté par les membres de la communauté. Il est cependant revenu dans la communauté après quelques mois de cavales et est venu me voir en me disant : « Je dois réparer mes gaffes et m'excuser auprès des personnes à qui j'ai causé du tort ». Il a pris son courage à deux mains et a entrepris sa démarche pour faire amende honorable auprès de ceux et celles qu'il avait lésés ou blessés. Cela lui a pris beaucoup de courage.

LOUP : Celui que je nomme le loup a le caractère de son clan. Il est solitaire et chasseur. Il a eu une enfance difficile, il a été témoin de violences et d'abus. Il a vécu en forêt avec ses grands-parents. C'est avec eux qu'il a appris la vie en forêt. Un jour, ses parents ont décidé de le reprendre, car ils déménageaient dans une autre réserve. Ce changement a provoqué en lui un déséquilibre. Il a eu de la difficulté à s'adapter dans un nouvel environnement. Il y avait de la violence et de la consommation abusive dans la famille, comme cela se produit souvent chez les survivants du régime des pensionnats. À l'adolescence, il fuguait pour rejoindre ses copains et inhaler du gaz

afin de fuir la douloureuse réalité. Il fuyait ses parents lorsqu'ils étaient en état d'ébriété. Il ne voulait pas garder ses frères et sa sœur quand ses parents partaient se soûler ailleurs avec leurs amis. Il n'a pas réussi à s'adapter dans sa nouvelle communauté. Il ne voulait pas aller à l'école, il voulait vivre en forêt.

Comme il passait son temps à inhaler du gaz, ses parents furent interpellés par les comportements de leur fils qui était néfaste pour sa santé mentale. Ils prirent la décision de l'envoyer en forêt avec sa grand-mère, où il est resté jusqu'à son décès. Il vivait en forêt avec ses grands-parents. Ils piègeaient, chassaient et pêchaient pour leur subsistance. Pour Loup, ce fut une période où il a appris à survivre en forêt. Il a appris à être père de famille grâce à ses grands-parents, il est père de six enfants.

Fin de la quarantaine, il a un passé de violence et d'abus d'alcool. Il a séjourné à quelques reprises dans les centres de détention pour voies de fait et pour d'autres méfaits. C'est suite à une vision qu'il a eue qu'il a décidé de changer sa vie. Bien qu'il soit peu scolarisé, c'est avec une personne comme lui que l'on voudrait être accompagné lors d'un séjour en forêt, car il se débrouille fort bien dans cet environnement. Il est très engagé dans le processus de guérison de la communauté. Avec l'aide de quelques personnes, ils ont bâti une loge pour les cérémonies et transmettent des enseignements anishnabe. Il reçoit les jeunes dans la loge pour donner des enseignements. Il connaît très bien la nature et les comportements des animaux. Il organise des activités en forêt avec les jeunes de l'école primaire et secondaire, comme la pose de filets à poissons, de pièges à castors, à martes, à belettes. C'est aussi un chasseur d'original.

AIGLE : Finalement, l'aigle a connu une enfance difficile. Il est survivant du régime des pensionnats. Il a été victime d'abus physique, psychologique et sexuel. Lorsqu'il est retourné chez ses parents, il a eu de la difficulté à communiquer avec eux, car il ne parlait presque plus sa langue maternelle. Cependant son père lui a appris la survie en forêt. Il a grandi près des scieries où il a travaillé quelques années pour sa survie. La famille a vécu plusieurs drames de violence. Plusieurs membres de sa famille se sont suicidés ou sont morts de façon violente. Cela a beaucoup marqué son esprit, et il n'a pas encore eu l'occasion de se libérer de son passé. Il a vécu dans la forêt avec son père. Il a connu la famine, a été obligé de chasser du petit gibier. Il lui est arrivé de ne pas manger pendant deux jours.

Au début de la trentaine, il s'est installé à Lac Simon pour y fonder une famille. Mais cela n'a pas toujours été facile pour lui de se sédentariser. Il avait l'habitude de bouger, soit de chasser ou de pêcher ou encore faire des préparatifs pour une expédition en forêt pour y chasser, ou simplement aller vivre sur le territoire comme le faisaient ses ancêtres. Il séjournait en forêt avec son père jusqu'à ce que celui-ci décède.

Il avait de la difficulté à s'intégrer dans un groupe et se mettait souvent à l'écart, se repliant sur lui-même. Il ne parvenait pas à s'affirmer, à exprimer ses émotions. Dans la sphère conjugale, il est possessif et contrôlant avec ses conjointes. Il s'est marié, mais le couple s'est séparé après quelques années de vie commune. De cette union, il a eu un fils. Il vit seul et a peu de contact avec son fils.

7.2 Vers les traces des ancêtres

Ces quatre personnes ont abandonné les bancs de l'école très tôt. Ils ont à peine terminé leur primaire. Ils ont une facilité à intégrer l'approche de guérison traditionnelle. Ce n'est pas nouveau, pour eux, car les séjours avec leurs parents ou leurs grands-parents leur ont permis de connaître inconsciemment l'approche holistique, mais ils ne se sont pas approprié les enseignements qu'on leur a transmis à cause des traumatismes vécus. Il faut se rappeler que la transmission de ces enseignements a cessé avec l'arrivée du christianisme et le régime des pensionnats. Lorsque nous avons commencé les ateliers, les participants ont décrit l'impression d'être dans la brume et de ne plus savoir ce qu'ils voulaient ou qui ils étaient. « Je vivais ma vie sans savoir où j'allais », confie l'un d'eux. Ils ont cependant appris à reconnaître les signes que la Mère-Terre nous envoie. La forêt est l'endroit où ils se sentent bien et utiles.

7.3 La guérison traditionnelle

Je vous partage une réflexion tirée d'un livre d'Innu de la côte nord :

Malgré toute notre démarche spirituelle au cours des dernières années, plusieurs d'entre nous restent sceptiques devant des manifestations et même fermés à la possibilité de voir des Esprits. La peur et même le désintéressement ou l'ignorance sont souvent l'origine de ce phénomène. Et, cela peine beaucoup les esprits, croyez-moi. Mais pour les autres, quel plaisir de croire que au-delà veut nous donner des nouvelles et nous faire des bonjours ou clins d'œil. (St-Onge, 2017, p. 65)

Lorsque les nouveaux prennent connaissance des enseignements traditionnels, ils sont avides d'apprendre, mais ils ont parfois de la difficulté à appliquer les enseignements dans leur vie.

Parfois, ils se heurtent à des obstacles qui les amènent à délaissier les cérémonies. Le bon déroulement de celles-ci demande en effet de la discipline et de l'implication. Cette démarche n'étant pas chose facile, elle nécessite d'être accompagné pour ne pas s'égarer.

Il est difficile de décrire ce que nous vivons lors des cérémonies, car chaque personne la vit à sa façon, et ressent les choses différemment. Certaines vont voir ou entendre des choses qu'elles seules vivent, d'autres vont ressentir de la joie et du bien-être. Il arrive que certaines ressentent de la tristesse ou de la colère. Les cérémonies font ressortir les émotions et les sentiments qui ont été refoulés. Elles servent à se reconnecter avec soi-même et la Mère-Terre. Certaines personnes ont peur de leurs propres émotions, elles ont peur de l'inconnu. Si une personne tente de résister à ce qu'elle ressent, elle aura un malaise tôt ou tard, elle finira par réagir soit en pleurant ou en poussant un cri. Selon un guide spirituel, ce qui est en nous peut nous rendre malades, il est important de le sortir...de l'exprimer. Les personnes vivent un soulagement après avoir évacué ces émotions négatives. Les résultats ne sont pas instantanés, c'est avec persévérance que les personnes retrouvent leur équilibre. Le chemin vers la guérison peut nous sembler long et inefficace, mais on finit par trouver la paix et un certain équilibre dans les différentes sphères de nos vies.

7.4 Les approches traditionnelles auprès des hommes

Chaque cérémonie a des protocoles qu'il faut observer et respecter. Il est important de les rappeler aux participants, car nous les avons oubliés à cause de l'oppression que nos ancêtres ont vécue suite aux politiques d'assimilation des gouvernements, comme le souligne Bourbonnais-Blanchette (2015) :

Ainsi, malgré les tentatives d'assimilation perpétrées depuis des siècles sur les peuples autochtones des Premières Nations, il est possible de constater un retour en force de la fierté autochtone et découlant de cela, la réémergence de ces valeurs ancrées profondément dans la culture (dans ses racines) et contribuant à leur résilience. (p. 50)

Selon les guides spirituels, nous apprenons toujours un peu quelque chose à chaque moment de notre vie, jusqu'à ce que nous rejoignons le monde des esprits, de là l'importance des protocoles, et du bon déroulement des sessions. Lors des cercles de paroles ou de guérisons, les participants sont tous égaux, même celui qui anime et dirige le cercle.

Pour revenir au stage, je participe et j'accompagne les hommes aux activités traditionnelles qui favorisent les échanges et les partages. Parfois, les participants ont de la difficulté à vivre le

moment présent. Ils parlent de leurs aventures du passé, des moments de plaisirs qu'ils ont eus ou des difficultés auxquels ils ont fait face. Ils sont dans le passé ou dans le futur, rarement dans le présent. Ils ne mentionnent pas ce qu'ils éprouvent dans le moment présent. Les séjours en forêt rapprochent les participants et ils peuvent échanger sur les sujets personnels. La forêt est un lieu de guérison pour trouver la paix intérieure. Mais avant de ressentir cette paix, les participants passent par une gamme d'émotions, de la joie à la tristesse, de la colère et à la honte, du découragement au ressentiment. Souvent, ils se demandent ce qui leur arrive, car parfois, ils ressentent l'euphorie, l'impression qu'ils viennent d'être libérés de quelque chose, et après ils ressentent un sentiment de vide ou de tristesse.

Il est important que les personnes qui cheminent reconnaissent les faits, et les torts qu'ils ont causés dans leur entourage et à eux-mêmes. Les hommes apprennent à accueillir leurs sentiments et à ne plus les considérer comme un signe de faiblesse. Dans le groupe, ils apprennent qu'il est normal de pleurer, de rire, de chanter, parfois ils crient pour exprimer le non-exprimé. Ce n'est qu'après quelque temps que les personnes commencent à percevoir qu'ils peuvent changer, à voir une lueur d'espoir. Il serait fou de croire que le changement est instantané, et l'approche holistique n'est pas une recette miraculeuse. C'est un processus. À mesure que la tension baisse, les hommes se sentent en sécurité et confiants les uns vis-à-vis des autres. Ils se dévoilent, se mettent à parler de leur expérience de vie qui les a empêchés si souvent d'être bien dans leur peau. Ils se rendent compte que ces émotions refoulées les maintiennent dans le passé, et qu'ils ont de la difficulté à vivre dans le moment présent.

7. 5 Le cercle de la guérison

J'ai identifié des cérémonies auxquelles les participants ont assisté et participé et qui leur ont permis de transformer leur existence. Je vais les décrire et décrire leurs effets sur les participants.

Pour le déroulement de la cérémonie de cercle de guérison, il est important que le lieu choisi soit accueillant, que les participants s'y sentent en sécurité. Un intervenant dirige la session et donne des consignes à respecter durant la cérémonie. Il purifie l'endroit avec le cèdre, ou le sweet grass ou encore de la sauge. Pour débiter, l'animateur se présente en utilisant son nom spirituel et son clan. Je vous décris les consignes que je connais et que j'ai expérimentées :

- Période de recueillement et de prière
- 1) être respectueux
- 2) garder la confidentialité
- 3) Parler en «JE»
- 4) être attentif à ce que les autres disent.
- 5) Si les participants veulent ajouter d'autres consignes, libre à eux.(par exemple : fermer les cellulaires, les participants doivent garder le cercle intact, doivent rester assis...)
- 6) les participants ne peuvent pas émettre de commentaires ni poser de questions à celui qui a la parole.
- 7) Si une personne pleure, crie ou se lève, les participants ne doivent pas toucher ou consoler la personne, car cela bloque ses émotions.

Au début d'une session, l'animateur transmet les informations et le protocole en lien avec le cercle de guérison. Les participants doivent parler de leurs blessures subies depuis leur enfance, non seulement des faits, mais aussi de ce qu'ils ont ressenti et des torts qu'ils ont subis et causés par la suite. Les personnes doivent avoir confiance en elles et faire confiance au groupe qui est là pour les supporter et les encourager à se dévoiler. La pratique de cette approche est mentionnée dans le document écrit par St-Arnaud et Bélanger (2005) qui se sont attardés sur trois objectifs :

Le premier objectif est de permettre, d'une part, une exploration directe et en profondeur des douleurs présentes et passées associées aux sévices subis dans les pensionnats et à leurs répercussions intergénérationnelles. D'autre part, il vise à l'atteinte d'une prise de conscience des problèmes (abus de substances psychoactives, violences, déchirure du tissu communautaire, etc.) qui sont étroitement – mais non exclusivement – liés à ces douleurs. Le deuxième objectif est de faciliter une plus grande libération par la parole et le partage intime des émotions, sentiments et états d'esprit vécus. Le troisième objectif est de permettre la récupération d'un pouvoir d'être et d'agir qui soit sain pour chacun, de façon à mettre en place des actions correctrices et arrêter la transmission intergénérationnelle d'un héritage destructeur. (p. 156)

En général, le cercle de guérison regroupe environ de huit à dix personnes. Il consiste à exprimer nos blessures, nos colères, nos peines et nos désarrois face à la vie. Le fait d'exprimer ses sentiments a des effets positifs sur les personnes. Cela permet aux personnes dans le cercle de se connecter avec leurs propres émotions et sentiments. Il est important de tenir compte de l'ampleur des blessures des participants, car l'intervenant doit être en mesure de répondre aux besoins spécifiques de chacun d'entre eux. Il arrive que les guides spirituels demandent de l'aide aux aidants naturels qui sont en mesure de soutenir les participants. Cet exercice permet aux participants de s'ouvrir aux autres et de verbaliser leurs sentiments négatifs ou positifs, et de ressentir un bien-être. L'effet qui se produit en eux, c'est une renaissance, une reconnexion avec

eux-mêmes, leur famille et leur environnement. Les cérémonies leur ont permis d'être des pères responsables, d'avoir le goût de vivre et de trouver des solutions à leurs difficultés. Le cercle de guérison est un lieu où les participants apprennent à mieux communiquer, surtout à reconnaître et exprimer leurs émotions et à répondre aux besoins de leurs conjointes et de leurs enfants. Depuis qu'ils participent au cercle de guérison, ils se sont fait un projet de vie auquel ils aspirent.

7.6 L'intervenant anishnabe

En tant qu'intervenant, je sais qu'il existe des préjugés à mon égard. Je dois prendre des précautions pour choisir les bons mots afin que les gens ne se sentent pas menacés, afin qu'ils sentent que je me préoccupe de leur situation. Malgré ces préjugés ou jugements, je dois être conscient, en tant qu'intervenant anishnabe, que les parcours de vie des personnes sont tous différents, et que tous n'ont pas la même compréhension de la langue française ou même de la langue anishnabe. Les gens ont de la difficulté à faire confiance aux intervenants anishnabe parce qu'ils croient qu'ils ne savent pas garder la confidentialité, qu'ils manquent de formation ou d'expérience, ou encore qu'ils consomment encore de l'alcool et de la drogue. La première démarche est donc d'établir la communication avec le groupe. Il faut ensuite je sois à l'écoute de leurs besoins.

Il est donc nécessaire d'instaurer un lien de confiance et d'avoir une idée de ce qui est bon pour les personnes en difficulté, comme le mentionne Anaquot (2006) dans le rapport pour le compte de la Fondation Autochtone de Guérison :

Les bons guérisseurs sont décrits comme aidants naturels, engagés, encourageants, humbles, authentiques, doux, ouverts, ne portant pas de jugements, empathiques, respectueux, connus de la communauté. Ce sont des personnes modestes qui ne sont pas loquaces, mais dont la force est mise en évidence par leur capacité à accepter tout le monde, à utiliser l'humour et à donner de l'espoir à ceux qui souffrent. (p. 57)

Selon moi, un intervenant autochtone doit comprendre les mécanismes de la colonisation et les conséquences que celle-ci a entraînées comme la perte de l'identité, de la langue, de l'unité et les traumatismes historiques qui ont été intériorisés et qui rejaillissent à travers les comportements. La démarche importante qu'un intervenant anishnabe doit aussi entreprendre, c'est de retrouver son équilibre dans les quatre sphères de sa vie.

Voici d'autres thèmes qui ont été abordés lors des sessions. La dévalorisation culturelle et le déracinement du territoire subis par les Anishnabek sont des sujets qui doivent être discutés lors

des ateliers pour avoir une meilleure compréhension de l'histoire. Le fait que de nombreux autochtones se soient adaptés à la société majoritaire est souvent perçu comme une trahison. Toutefois, cette adaptation doit se faire sans renier son identité Anishnabe.

7.7 La restructuration de l'identité Anishnabe

En tant qu'intervenant, je prépare des ateliers, des activités culturelles et des cérémonies pour renforcer l'identité anishnabe et l'estime de soi. Le but est que les personnes puissent intégrer les enseignements dans différents domaines de leur vie, afin de favoriser un développement personnel harmonieux tant au niveau de la famille, de la communauté et de la nation.

Il est important pour les participants de prendre le temps de réfléchir aux effets, aux conséquences de la colonisation et aux répercussions autour d'eux. Ces ateliers permettront aux participants de mieux comprendre la situation actuelle dans les communautés autochtones. Le fait que les participants prennent connaissance de la culture et de la spiritualité de leurs ancêtres relève du processus de décolonisation, comme le souligne l'auteure Archibald (2006) : « La décolonisation est effectuée en cinq étapes : redécouverte et le rétablissement de l'histoire et de la culture autochtone, deuil, engagement et action » (p. 48). La phase de décolonisation est une des étapes importantes de la guérison. Toutefois, le fait de reconnaître les pertes et les conséquences de la colonisation replongera la personne dans la victimisation ou dans la colère. C'est à ce moment qu'elle aura besoin de soutien, pour passer à travers cette phase nécessaire qui lui permettra d'avoir une meilleure compréhension des événements du passé.



*Figure 14 : Famille Anishnabe, dans leurs rôles...
Source : Dave Papatie, 2015*

Quant à l'organisme Fondation autochtone de l'espoir (2014), il mentionne dans sa publication :

Beaucoup de Survivants s'en sont remis pour leur cheminement de guérison à une combinaison de thérapies conventionnelle d'inspiration occidentale et méthodes traditionnelles autochtones. Les cercles de la parole, les sueries, les récits, les cérémonies, les jeûnes, les festins et la recherche de vision permettent aux Survivants de reprendre contact avec leur culture et avec eux-mêmes. Des activités en forêt comme le piégeage, la chasse, la pêche et la cueillette de plantes médicinales et comestibles sauvages aident aussi au renouveau de l'esprit. (p. 9)

Selon, les guérisseurs autochtones, de nombreuses personnes sont de plus en plus conscientes des effets des politiques oppressives. J'observe que ceux qui s'impliquent activement aux cérémonies et aux activités culturelles ressortent mieux outillés pour vivre dans la société. Ils se mettent en action pour se libérer de cette emprise qui les maintient dans la dépendance.

Les hommes en voie de guérison ont appris à se déculpabiliser de leurs comportements violents, à les assumer, à reconnaître que ces comportements violents ont blessé les gens de leur entourage. Ils savent que toutes les formes de violence sont inacceptables et ne sont pas tolérées dans leur entourage. Ils ont appris à prendre soin d'eux-mêmes sur les quatre aspects soit physique, mental,

émotionnel et spirituel, ce qui leur permettra d'approfondir les causes qui les ont conduits à une vie chaotique.

Malgré les politiques d'assimilation, je crois fermement que le peuple Anishnabe refuse de disparaître. Il entreprend des démarches pour conserver sa langue maternelle Anishnabe et retrouver les différents rituels qui aident les gens à se forger une identité. De nos jours, les peuples autochtones, métis et inuits se remettent du chaos avec des séquelles qu'ils devront soigner pour développer une société selon des moyens à l'image de leur culture.

Bien que condamnées par la religion des nouveaux arrivants, les pratiques de guérison ont été sauvegardées par les anciens. Beaucoup de personnes ont fait des sacrifices pour que les cérémonies reprennent vie. Les politiques oppressives des gouvernements n'ont pas réussi à les supprimer. Ces cérémonies font à nouveau partie de la vie des Anishnabek. Elles ont été maintenues en vie dans le secret. De nos jours, ces cérémonies ressurgissent et sont transmises aux personnes qui sont susceptibles de guider les autres vers le chemin rouge, celui de la guérison.

Les Anishnabek s'organisent pour changer leur situation. La résilience des survivants des pensionnats les pousse à agir, afin que leurs descendants ne vivent plus ce qu'ils ont connu. La reconnexion avec le territoire aide à retrouver l'identité anishnabe. Cela les encourage à entrevoir un meilleur avenir pour eux, leur famille et leurs descendants.

Le fait de prendre conscience de son identité favorise le retour de la pensée Anishnabe, cela permet de se découvrir positivement. La conscientisation des membres des communautés Anishnabe aura des effets bénéfiques pour le développement social, économique et politique.

Les jeunes hommes prennent conscience de leur identité culturelle, de leur responsabilité. De nos jours, nous apercevons des jeunes hommes qui accompagnent et jouent avec leurs enfants.

Les participants ont appris à mieux gérer leurs émotions, ce qui les a aidés à mieux comprendre leur situation. Les émotions négatives les empêchaient d'y voir clair. La colère est une des émotions que les hommes ont de la difficulté à contenir et à reconnaître. C'est en se dégageant des sentiments négatifs que l'on peut reprendre un certain contrôle sur sa vie et que l'on peut entrevoir un meilleur avenir. Les participants ont appris ce qu'est l'amour pour soi, pour sa famille et les

autres. Toutefois, les effets psychologiques de la violence restent encore présents dans le quotidien. Les participants progressent en se joignant aux activités culturelles. Certaines activités spirituelles se déroulent seulement en été, ce qui m'a poussé à prolonger la durée de l'accompagnement auprès de ces personnes.

7.8 Les obstacles = apprentissages

En tenant compte de mon expérience, le cheminement des hommes est parsemé d'obstacles surtout lorsqu'ils arrêtent de consommer de l'alcool et de drogue, car leurs soi-disant amis n'ont pas cessé de consommer. Ils sont vulnérables et influençables. Plusieurs finissent par rechuter et ils se retrouvent dans la même situation ou d'autres aggravent leur situation. Malgré ces rechutes, ils reprennent le chemin de la guérison, maintenant qu'ils savent qu'il y a une meilleure façon de vivre.

Je crois qu'il est important pour chacun de poser un regard sur son enfance, surtout lorsque celle-ci a été difficile. Selon mes observations, une personne qui a été souvent humiliée durant son enfance a peur d'être ridiculisée ou que l'on se moque d'elle. La personne n'ose pas chercher de l'aide, parce qu'elle a peur ou est gênée, même lorsqu'elle a cessé de consommer de l'alcool et de la drogue. Elle reste figée à l'idée de ce que les autres vont penser : « Qu'est-ce qu'ils vont dire ou penser de moi? Est-ce qu'ils vont émettre un commentaire désobligeant? ». La honte envahit alors la personne, qui ne peut plus parler ou se met à bégayer.

Comme je l'ai déjà mentionné dans le texte, les gens se sont créé une prison mentale dont ils ont de la difficulté à se défaire, alors que l'espace est vital pour la guérison et la connexion avec soi-même. Cependant, il y a un endroit où les gens se sentent bien. La forêt est considérée comme un endroit pour se guérir, car elle permet à la personne de se reconnecter avec elle-même, avec son environnement et avec les êtres qui y vivent. Je remarque que les participants ont tendance à s'isoler pour réfléchir lorsqu'ils sont en forêt.

Il y a deux types d'isolement. Le premier se produit lorsqu'on a honte des gaffes que l'on a faites ou de ce qu'on a dit. Le rejet affecte les personnes qui ont cessé de consommer, car ces personnes ont changé, elles ont modifié leurs comportements. Le second permet de trouver la paix et la connexion avec tout ce qui nous entoure.

Il existe cependant des groupes de support comme AA (Alcoolique Anonyme), NA (Narcotique Anonyme), les cérémonies de sweat lodge ou de calumet, ou encore les cercles de partage ou de guérison, qui se tiennent périodiquement pour supporter les personnes qui veulent améliorer leur qualité de vie. Il y a des périodes plus difficiles, où la tentation de consommer est si forte que les personnes se disent : « À quoi bon de faire ceci ou cela ? Rien ne s'est amélioré ». Pour quiconque décide de se prendre en charge, la probabilité de rechute est élevée. La pensée magique est encore présente et laisse croire que tout sera facile ou que les choses vont s'arranger par elles-mêmes. Certaines personnes vont se cacher derrière leur croyance religieuse ou spirituelle.

J'observe que le cheminement des hommes est varié. Alors que certains se mettent en action, d'autres reprendront leurs vieilles habitudes. Certains attendront que l'on fasse des choses pour eux et dépendront des autres et du contexte. Cependant, il arrive que les personnes se relèvent et sortent de leur enfer qu'elles se sont créé.

Pour quelques hommes, c'est un nouveau départ, mais les conjointes et les membres de la famille restent méfiants, car ils ont connu des épisodes de bonheur et de tranquillité qui n'ont pas duré. Tout le monde reste sur ses gardes, redoutant la prochaine beuverie. Malgré la volonté qu'ont certains hommes de cesser de consommer des substances nocives, ils se heurtent à de nombreux écueils, pour en nommer quelques-uns : la difficulté à mettre en pratique les saines habitudes de vie, la fréquentation des personnes qui consomment toujours de l'alcool et la drogue, la difficulté à se faire de nouveaux amis dans la communauté, les commérages, l'isolement et le découragement.

Selon mes observations, les personnes qui décident d'aller en traitement le font par obligation, souvent sous la contrainte des tribunaux. Rien ne garantit qu'elles seront sobres à leur retour dans la communauté. Tout dépend de l'effort et des moyens qu'elles se donneront pour rester abstinentes. Cependant, elles ont cru pouvoir améliorer leur situation. Plusieurs hommes s'imaginent que la vie sera plus facile. La thérapie nous rend simplement conscients de la situation, et nous apprenons à vivre, au lieu de fuir.

J'ai observé que la participation aux cérémonies avait pour effet de rendre les personnes plus conscientes de la vie. Elles se rendent compte que la vie nous est seulement prêtée, qu'il faut en prendre soin et qu'elles seules ont le pouvoir de la changer. Plusieurs hommes arrivent à comprendre la signification de l'amour, du respect pour soi et pour les autres. Ils prennent

conscience de la beauté de la création et que nous sommes les propres architectes de notre bonheur. Les gens se rendent compte que pour être en équilibre, il faut faire des efforts. Le fait de reconnaître nos comportements nuisibles et destructeurs nous permettra d'être une personne heureuse et responsable. Pour certains, c'est un choc.

Il arrive souvent que les personnes en voie de rétablissement désirent se rendre utiles envers la communauté. Elles s'impliquent alors dans les différentes activités de la communauté, soit en interagissant auprès des jeunes, soit en aidant à la préparation d'une cérémonie. Certaines d'entre elles oublient d'établir leurs limites. Elles veulent sauver tout le monde et finissent souvent par s'épuiser et devenir dépressives. Les vieilles habitudes refont alors surface. Cependant, elles reviennent sur le chemin rouge², car elles se rappellent qu'elles étaient bien. Ces personnes retrouvent leur fierté et sont reconnaissantes d'être Anishnabe, de pratiquer leur culture, de s'exprimer dans leur langue maternelle. De plus, elles sont conscientes de la condition des personnes qui ont vécu des traumatismes dans leur enfance. Elles apprennent à vivre avec les autres humains.

Je fais un rapprochement entre l'approche de conscientisation et l'approche holistique qui s'appuient chacune sur la participation active à un groupe et demandent l'implication de soi dans le processus de changement dans l'ici et maintenant. Voici ce que les auteurs Ampleman, Denis et Desgagnés (2012) décrivent :

L'approche de conscientisation est un processus exigeant qui demande de s'impliquer soi-même, de s'approprier une analyse critique, d'avoir une visée de changement social, d'être constamment en apprentissage et d'agir tout en reconnaissant les contradictions. Cette approche demande également d'avoir le souci de vivre-ensemble tout en respectant les cheminements des uns et des autres ; d'avoir un sens de l'histoire; et de garder confiance en la personne humaine et les collectivités. Elle nécessite également de se rappeler qu'ensemble, il est possible de poursuivre nos utopies et nos rêves dans des actions concrètes et de changement ici et maintenant (p. 2).

La conscientisation se rapproche de l'approche holistique, car toutes deux permettent aux personnes de prendre conscience de leur monde et de leur situation, de retrouver leur humanité et de participer à leur développement et à leur guérison. Les deux approches demandent l'implication des personnes désirant améliorer leur vie et les placent toujours en processus d'apprentissage.

² Terme utilisé pour signifier pratiquant les rituels ou cérémonies autochtones.

Les activités de groupe brisent l'isolement et permettent aux participants de se rendre compte qu'ils ne sont pas seuls à vivre leur situation. Le fait de partager favorise la reconnexion avec soi-même et les autres humains. Cela permet de dédramatiser sa propre situation et de se rendre compte que certaines personnes ont des problèmes plus difficiles à régler.

Les participants apprennent à mettre en pratique les valeurs dans les différentes sphères de leur vie : le respect envers les autres, l'humilité, l'honnêteté au niveau de ses sentiments et le partage de nos connaissances, de notre état d'âme et des enseignements reçus. Il s'agit d'être en mesure de chercher de l'aide et d'être soi-même.

Le groupe de soutien répond aux besoins de la communauté anishnabe : « Le groupe permet de briser l'isolement, d'échanger avec d'autres individus dont la situation est semblable et acquérir un certain statut, ce qui permet d'améliorer l'estime de soi » (Grenier, Pontbriand, Lemay et Goyette, 2009). Lors du stage, j'ai décidé d'entreprendre des actions pour tenter de remédier à la situation sociale dans la communauté Anishnabe. J'ai pris l'initiative d'organiser avec les hommes des activités culturelles telles que le piégeage, la pêche sur glace, la trappe, des cérémonies de guérison et de tente à sudation, pour ne nommer que ceux-là. Cela a permis aux participants de s'abstenir de consommer de l'alcool et de la drogue pendant toute la durée du programme proposé. Les cérémonies leur ont permis de se reconnecter avec eux-mêmes, la terre et les esprits. Ils ont pris conscience que les comportements négatifs apportaient la souffrance à leurs familles et à eux-mêmes. Le changement n'a pas été spontané. Il s'est déroulé dans la douceur et a parfois été douloureux.

7.9 L'effet de l'approche traditionnelle

L'expérience m'a permis de comprendre les conséquences des traumatismes et les comportements que l'on développe lorsque les blessures profondes ne sont pas soignées. De nombreuses personnes sortent de leur isolement lorsqu'elles découvrent que l'approche holistique est accessible et plus ouverte. Elles vont aux différentes cérémonies qui se déroulent sur le territoire. Elles parcourent de longues distances pour y assister, car cela leur donne le sentiment d'être utiles et leur fait du bien. Les hommes qui pratiquent ce mode de vie prennent conscience de leur identité en tant qu'anishnabe, et se sentent soulagés des malheurs qu'ils se sont créés. Ils perçoivent une lueur d'espoir de devenir un homme responsable qui désire améliorer sa vie avec les autres. Cette

démarche a été efficace pour le mieux-être des participants. Ils ont appris à distinguer différentes émotions et à les gérer. C'est aussi la restauration des liens avec les autres, avec leur famille et leur communauté. L'homme anishnabe apprend à exprimer ses émotions lors des cérémonies. Il apprend à ressentir sans fuir. Les douleurs émotionnelles sont parfois difficiles à gérer, certaines réactions peuvent nous déranger quand on ne connaît pas les rituels.

Les participants auront parfois l'impression de régresser lorsqu'ils commencent le processus de guérison, car pour la première fois depuis des années, ils parviennent à s'exprimer ou à pleurer. Ils prennent connaissance de leurs sentiments, de leurs comportements qui causent des torts à leur famille, à leur communauté. Ils s'infligent souvent de la souffrance pour se punir et deviennent autodestructeurs. Lorsque les gens prennent conscience qu'ils ont le pouvoir de changer, il est remarquable de voir leur transformation. Lorsqu'ils nous racontent leur histoire personnelle, on peut ressentir et voir dans leurs yeux qu'ils sont fiers et reconnaissants de l'aide qu'ils ont reçue, qui leur a permis de retrouver le goût à la vie.

Selon un guérisseur Cree, il y a sept façons de se guérir soi-même : rire, pleurer, crier, suer, danser, parler et bâiller. Tous ces signes sont des indicateurs pour l'intervenant.

8. L'APPROCHE HOLISTIQUE

Lors du Sommet sur les dépendances chez les premières nations du Québec (2011) un participant a déclaré ce qui suit :« Si nous ne prenons pas le temps de soigner une blessure physique ou spirituelle, elle sera transmise aux prochaines générations. Mais, lorsque nous traitons cette blessure, tout porte à croire que nous soignons nos grands-pères et nos grands-mères dans le monde des esprits et que nous soignons les générations à venir » (p. 22).

Le peuple anishnabe a des moyens pour se guérir et trouver son équilibre dans un monde en perpétuel changement. Pour le peuple anishnabe, ce message d'un participant reflète ce qu'il est, car il croit que le moment est venu de soigner les blessures, et qu'en soignant nos propres blessures, nous guérissons aussi nos ancêtres. Je crois que le temps est là pour conscientiser et réparer nos erreurs du passé. Le fait de travailler sur les points positifs nous amène à vouloir apporter du changement dans nos vies et augmente l'estime de soi. Je crois que chacun a le droit d'être heureux dans ce monde selon ses aspirations. Les gens ressentent la fierté d'être Anishnabe

lorsqu'ils retrouvent la joie de vivre. Ils finissent par acquérir une identité anishnabe qu'ils ont toujours recherchée, parfois sans savoir ce qu'ils recherchaient vraiment. L'approche basée sur l'amour, le respect et le partage favorise la guérison, en tenant compte de l'environnement.

La conscientisation vise à ce que les gens comprennent ce qui est arrivé à notre peuple et qu'ils peuvent améliorer leur situation. La prise de conscience transformera le climat social en un véritable havre de paix et de créativité. Cette transformation ne sera réalisée qu'avec la participation de gens responsables et courageux. La responsabilisation de l'individu l'amènera à prendre soin de sa famille, de sa communauté, à vivre une vie saine. L'implication dans sa communauté lui permettra de se valoriser, d'avoir une stabilité dans sa nouvelle vie et de prendre le temps d'échanger sur les aspects positifs et les difficultés rencontrées par les hommes.

La diversification des approches thérapeutiques ou des ateliers favorise la création de liens significatifs auprès des participants. Les approches qui amènent les personnes à se mobiliser ont des impacts positifs : l'action amène le changement. Les autochtones ne sont cependant pas tous favorables à la guérison traditionnelle. Il ne faut pas les exclure, mais simplement les accommoder, et les faire sentir qu'ils sont au bon endroit.

Le stage m'a permis de mieux comprendre l'impact du syndrome post-traumatique, les symptômes et les effets de la dépersonnalisation sur les personnes et sur les générations. Je reviens souvent sur les pertes subies et les blessures de l'esprit parce qu'il est crucial, pour les personnes qui entreprennent un processus de guérison, de saisir les conséquences sur leur esprit. C'est ancré dans l'inconscient des gens. Il est facile de dire aux personnes : «c'est passé et on ne peut changer le passé, vous devriez mettre cela de côté ». Toutefois, lorsqu'une personne a vécu des traumatismes, elle ne peut pas les mettre de côté. À chaque fois qu'elle vit des événements tristes ou tragiques, elle replonge dans ce qu'elle a vécu.

Malgré les obstacles, je constate que plusieurs survivants des traumatismes arrivent à avoir une vie équilibrée. Ils trouvent leur voie en appliquant les enseignements qu'on leur a transmis. Cette démarche amène le participant à avoir l'esprit ouvert et à oser entreprendre une démarche ou une thérapie vers l'inconnu.

Je remarque que les hommes ont de la difficulté à créer des liens d'attachement et à faire confiance aux autres. Avec la participation des aidants naturels, nous avons préparé des ateliers sur l'attachement et la méfiance afin que les membres du groupe puissent réfléchir sur leur propre carence et leurs comportements. La plupart d'entre eux apprennent à exprimer ses sentiments, ses frustrations, sa colère, son désespoir d'une façon appropriée sans violence ou sans fuir leur réalité. Certains hommes se sentent prisonniers, ils trouvent que ce n'est pas normal d'être dans un petit territoire appelé « réserve » alors que nous avons été toujours là, nos ancêtres ont vécu ici...

La colonisation ce n'est pas seulement envahir un territoire, c'est bien plus, comme l'auteur Archibald le décrit :

Poka Laenui (2000) autochtone originaire d'Hawaï, décrit la colonisation comme étant un processus social caractérisé par cinq étapes distinctes, mais étroitement liées : Le déni de la culture autochtone, la destruction de tous les symboles physiques de la culture, le dénigrement du système de croyances et des cérémonies des Autochtones, les gestes symboliques faisant en sorte que les vestiges de la culture sont tolérés sous forme de manifestations folkloriques, et enfin l'exploitation de certains aspects de la culture traditionnelle, comme la musique et les arts, qui ne peuvent être éliminés (2006, p. IV).

De nos jours, l'assimilation projetée par le gouvernement fédéral a en partie abouti : les peuples autochtones se sont créé des prisons mentales, ils sont enfermés dans leur passé, enfermés dans leurs enclos (réserve) et prisonniers de leur confort. De nos jours, les hommes doivent ré-apprendre leur rôle de pourvoyeur et protecteur au sein de la famille. Des moyens sont proposés par les intervenants du milieu, comme participer aux activités familiales et aux différents ateliers, afin que les enfants soient en contact avec leur père. La participation des pères dans la famille s'améliore dans le milieu anishnabe. En tant qu'intervenant du milieu, je dois être conscient que la situation des membres de la communauté peut être sensible et parfois explosive.

Les Anishnabek doivent apprendre à utiliser le système pour se faire comprendre. Ils doivent être conscients que le système de réserve maintient les peuples autochtones dans la pauvreté par de différentes mesures législatives.

Et pourtant, les aînés ont toujours dit que le système de gouvernance de nos ancêtres reflète notre identité et notre culture et spiritualité. Les chefs traditionnels ont été ignorés, comme l'indique Fanon (1961) « les vieux, entourés de respect dans les sociétés traditionnelles et généralement

revêtus d'une autorité morale indiscutable, sont publiquement ridiculisés » (p. 114). Les autochtones modernes doivent s'ajuster et faire le pont entre deux façons d'être.

CONCLUSION

VERS LA FIERTÉ ANISHNABE

Le stage m'a permis d'approfondir l'histoire de la colonisation des peuples autochtones du continent et ses conséquences tragiques qui perdurent aujourd'hui, comme on le sait, plus de trois siècles plus tard. Lors de mon stage, j'ai pris conscience des effets des blessures profondes en lien avec la perte de l'identité culturelle et la dépossession du territoire, causées par le système colonialiste, et les traumatismes qui en découlent. L'acculturation des Premières Nations a effrité les rituels et le système de valeurs par l'imposition sur l'ensemble du territoire de différentes lois et d'un système de croyances étranger au peuple autochtone. Depuis 1876, les peuples autochtones du pays sont assujettis à la loi sur les Indiens. Par cette loi, ils sont considérés comme des mineurs d'un point de vue légal. Les peuples autochtones sont devenus dépendants du système des colonisateurs, dont ils continuent de subir les pressions et la loi. Selon celle-ci, les peuples autochtones sont inaptes à se gouverner et n'ont aucune structure sociale. L'imposition de cette loi a entraîné l'effondrement du système social de la société Anishnabe.

La colonisation, ce n'est pas seulement envahir un territoire, c'est aussi transformer la mentalité du peuple qui l'occupe, l'amener à penser, à agir et être comme lui (le colonisateur).

Lors de la colonisation intensive, l'éducation obligatoire devait éteindre à jamais la pensée anishnabe dans l'esprit de l'enfant, afin de régler le problème indien. Les résultats de cette stratégie ont été catastrophiques sur le plan social, moral et spirituel. Ces pertes ont engendré la dislocation des familles et la rupture de la transmission des enseignements. Lorsque les enfants sont sortis de ces institutions, ils se sentaient perdus. Ils se demandaient qui ils étaient et n'avaient plus de points de repère. Ils étaient devenus des étrangers dans leur communauté, et même dans leur propre famille. Les comportements appris dans les pensionnats ont eu des répercussions sur les générations qui ont suivi cette époque.

Encore aujourd'hui, cette violence et le désespoir planent dans la majorité des communautés et des familles autochtones à travers le pays. Car derrière cette violence et la haine, il y a cette souffrance

qui ronge de l'intérieur les victimes du génocide culturel. L'oppression a engendré la violence latérale, cette violence dirigée vers son propre monde et envers soi-même. La perte de la culture Anishnabe a transformé les rôles des femmes et des hommes à jamais et a rendu leurs relations difficiles, au point de générer des violences qui ont des répercussions sur les enfants.

La croyance et la philosophie des Anishnabek n'ont jamais été considérées par les colonisateurs, car elles ne rapportent rien et sont basées sur le respect de la vie de toute chose. La citation de Sitting Bull en est un exemple : « la terre ne nous appartient pas, c'est nous qui appartenons à la terre ». Mes ancêtres ne pouvaient concevoir que l'on puisse acheter ou vendre la terre, alors qu'elle nous est seulement prêtée par le Créateur pour y vivre en harmonie et dans un but précis que l'on connaîtra une fois dans le monde des esprits. Car chaque être humain a une mission à accomplir, c'est la raison de sa venue sur terre.

Les attaques sournoises des gouvernements se sont faites sur plusieurs plans : sur le système de croyances, sur la culture, la langue, le système familial et la gouvernance. Les plus vulnérables ont été grandement affectés par ce génocide: les enfants, les femmes et les aînés. Le noyau familial a été affaibli, malgré la résilience des peuples autochtones. Divers facteurs tels que le dénigrement et le manque de reconnaissance ont créé chez les personnes une faible estime d'elle-même, un sentiment d'infériorité et de méfiance. Cela a entraîné un bouleversement des relations et des rôles entre les hommes et les femmes. Ce déséquilibre a eu des répercussions sur les enfants, qui subissent encore les conséquences du déracinement et de la perte d'identité de leurs parents, à tel point que plusieurs d'entre eux ne voient pas d'avenir. Malgré ces difficultés, le peuple Anishnabe essaie de s'adapter à un nouvel environnement et à l'évolution des conditions de vie.

Devant ces constatations, je me suis dit que des actions pouvaient être entreprises pour améliorer la situation. Actuellement, nous vivons une renaissance de la fierté et de l'identité Anishnabe, le retour des cérémonies crée de l'espoir. La prophétie des sept feux mentionne qu'un jour viendra où de nouveaux Anishnabek (ocke Anishnabek) retourneront vers les enseignements de leurs ancêtres, et ramèneront les enseignements et les cérémonies qui ont été délaissés, protégés par des aînés. Cela fait partie de la décolonisation. Comme le mentionne l'auteur Archibald : « La décolonisation partage des traditions et des pratiques de guérisons entre les différents peuples autochtones. C'est de connaître sa culture et l'histoire des peuples autochtones. Le retour vers la

spiritualité de nos ancêtres ne se fait pas sans heurt, il est menaçant et est mal vu (Archibald, 2006, p. IV) ».

Ce jour est là, nous le vivons, car le Petit Garçon Tambour résonne de nouveau dans la loge Medewin et nous annonce que le temps est venu pour retrouver notre identité spirituelle et notre voie. Cela se produit maintenant, où certains jeunes sont à la recherche de leur culture et de leur identité, et posent des questions sur l'histoire de leur nation. Nos aînés avaient prédit que le retour de nouveaux anishnabek allait être difficile pour ces jeunes guérisseurs. Ces guérisseurs doivent être patients et se développer de manière à transmettre les enseignements. Ces enseignements sont transmis par les aînés.

Le stage m'a permis d'acquérir la compétence d'analyser les programmes, et d'avoir une facilité à élaborer et à analyser des plans d'interventions. Cette démarche m'a permis de développer une certaine objectivité dans la démarche de guérison des participants en faisant des liens avec les approches conventionnelles. L'observation des comportements non verbaux est parmi les points forts que j'ai renforcés pendant cette période. De plus, le ton de la voix d'une personne est un indicateur de sa guérison.

Le stage m'a permis de développer :

- 1) Être stratégique au niveau de la livraison des services,
- 2) Élaborer et analyser des plans d'interventions en tenant compte de la capacité de la personne,
- 3) Analyser les programmes en fonction des besoins des anishnabek,
- 4) Être objectif dans la démarche de guérison et de soulever les points positifs avec la personne,
- 5) Observer les points forts et à renforcer d'une personne,
- 6) Participer aux cérémonies avec les usagers
- 7) Faire la promotion des habitudes d'une vie saine.
- 8) Suggérer auprès des personnes des ateliers pour améliorer le climat social.
- 9) Favoriser un travail d'équipe
- 10) Être à l'écoute

Bien que le processus de guérison a débuté dans les communautés autochtones, les blessures restent bien présentes. Les comportements appris font encore des ravages auprès des personnes vulnérables. C'est par la transmission de l'information et l'éducation que les communautés autochtones doivent améliorer la situation. Certaines personnes ont pris connaissance des effets du colonialisme.

L'approche traditionnelle doit être centrée sur la valorisation et l'empowerment plutôt que mettre l'accent sur les déficiences. Lorsqu'une personne souffre, elle a de la difficulté à percevoir la réalité, il faut guérir son esprit avant d'aller en profondeur, car la souffrance l'a mise sur la défensive.

L'approche traditionnelle amène les personnes à collaborer avec les intervenants et elle représente la sécurité culturelle. Les enseignements Anishnabe doivent être transmis aux enfants, aux jeunes adolescents et aux adultes, afin qu'ils puissent être fiers de leur identité Anishnabe.

C'est la reconnaissance de l'histoire des Anishnabek, de ce qu'ils ont vécu et comment ils perçoivent leur situation qui facilite le contact avec les autochtones. C'est en écoutant, car en écoutant l'intervenant établit un lien de confiance.

Il est important de transmettre les 4 valeurs : humilité, honnêteté, respect et partage. Lorsque les usagers ressentiront qu'ils sont respectés et compris, ils collaboreront mieux avec l'intervenant. L'éducation peut être une option qui transformera cette situation de misère. C'est à travers l'éducation que l'on peut transmettre la philosophie et la culture Anishnabe.

Selon moi, c'est en tenant compte de l'histoire des Anishnabek et de leur culture que l'intervention auprès des autochtones pourra être bénéfique pour les deux parties en cause...

BONNE CHANCE



Figure 15 Vers la liberté
Source : D. Papatie, 2015

REFERENCES

- Alinsky, S.D. (1976). *Manuel de l'animateur social* Paris : Édition du Seuil.
- Ampleman, G., Denis, L. et Desgagnés, J-Y. (2012). *Théorie et pratique de conscientisation au Québec*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Anaquot, K., (2006). *Rapport final de la fondation autochtone de guérison vol. II Mesurer les progrès : Évaluation des programmes*. Ottawa : Fondation autochtone de guérison. .
- Archibald, L., (2006). *Décolonisation et guérison : Expériences des peuples autochtones aux États-Unis, en Nouvelle-Zélande, en Australie et au Groenland*. Ottawa : Fondation autochtone de guérison.
- Bourbonnais-Blanchette, Y., (2015). *De l'art-thérapie à la résilience autochtone dans la réparation du trauma relationnel*. Travail de Recherche pour le Département des thérapies par les arts. Montréal : Université Concordia.
- Bombay, A., Matheson, K. et Anismau, H. (2014). *Origine de la violence latérale dans les collectivités autochtones: étude préliminaire de violence entre les élèves dans les pensionnats*. Ottawa : Fondation autochtone de guérison..
- Bopp, M., Bopp, J. et Lane Jr, P. (2003). *La violence familiale chez les autochtones au Canada*. Ottawa : Fondation autochtone de guérison.
- Bousquet, M.P., (2016). *Les Anicinabek du bois à l'asphalte, le déracinement des Algonquins du Québec*. Rouyn-Noranda : Édition du Quartz.
- Chansonneuve, D., (2005). *Retisser les liens : Comprendre les traumatismes vécus dans les pensionnats par les autochtones*. Ottawa : Fondation autochtone de guérison.
- Commission de la santé et des services sociaux des premières nations du Québec et de Labrador, (2015). *Les sept enseignements sacrés*. Cahier de la journée du mieux-être des premières nations, mon mieux- être, ça m'appartient. Document web : http://www.cssspnql.com/docs/default-source/centre-de-documentation/cahier_colorier_bil_br.pdf?sfvrsn=2

Conseil de la Nation Anishnabe de Lac Simon. (2015). *Rapport annuel 2014-15*. Lac-Simon : Éditeur.

Courchênes, D., (2014). *7 sacred teachings of grands fathers*. Vidéo : <https://www.youtube.com/watch?v=5UYdS91BpfY>

Dickason, O. P., (1996). *Les premières Nations du Canada, Depuis les temps les plus lointains jusqu'à nos jours*. Québec : Septentrion.

Ellington, L., (2015). *Conceptions et expériences des hommes amérindiens ayant vécu des incidents de violence conjugale au Québec*. Maîtrise en service social. Québec : Université Laval.

Fiske, J. (2008). *la guérison autochtone au Canada : Études sur la conception thérapeutique et la pratique*. Ottawa : Fondation autochtone de guérison.

Freire, P. (1974). *Pédagogie des opprimés*. Genève : Éditions Maspero.

Fondation de l'espoir (2014). *L'héritage du système des pensionnats indiens*. Document web : <http://fondationautochtonedelepoir.ca/document/hope-and-healing-booklet/>

Gouvernement du Canada. (1969). *La politique indienne du gouvernement du Canada 1969*. Ottawa : Éditeur.

Gouvernement du Canada.(1996) *Rapport de la commission royale sur les peuples autochtones volume 4 Perspectives et réalités*, Ottawa : Éditeur.

Guay, C., et Grammond, S., (2012). les enjeux de l'application des régimes de protection de la jeunesse aux familles autochtones. *Nouvelles pratiques sociales*. 24 (2). 67-83

Graveline, F. G., (1998). *Circle works*. Halifax : Fernwood Publishing.

Grenier, S. et al. (2010). *D'hier à demain, Programme d'intervention de groupe visant à faciliter le passage à la vie autonome des jeunes autochtones*. Val-d'Or : Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue et École nationale d'administration publique.

Institut Canadien d'Information sur la santé (dir.) (2009). *Des collectivités en bonne santé mentale : points de vues des autochtones*. Ottawa : Éditeur..

Jaccoud, M. (1995). L'exclusion sociale et les Autochtones. *Lien social et Politiques*, (34), 93–100.

Johnston, B., Bouchard, D. et Martin, J., (2006). *Anishanaabeg bimaadiziwin*. Ottawa: Georgian College Aboriginal.

Kepec-Québe, (2015) *Réclamer notre pouvoir et notre place*, Québec : Éditeur.

Kauth, B.. (1992). *A circle of men the original manual for men's support groups*. New-York: St-Martins Press.

Krawl, M.B., (1994). *Comprendre le rôle de la guérison dans les collectivités autochtones*. Ottawa :Solliciteur général.

La Fondation autochtone de l'espoir. (2014). *100 ans de pertes - Le régime des pensionnats au Canada, 2^e édition*. Ottawa : Éditeur.

Laurent, J., (2008). L'anthropologie à l'épreuve de la décolonisation de la recherche dans les études autochtones : un terrain politique en contexte Atikamekw. *Anthropologie et Sociétés*. 32 (3). 179-196.

Lane, P., Jr., et Bopp, M., (2002). *Le balisage de l'expérience de guérison – Rapport final d'un projet de recherche d'une Première nation sur la guérison dans les collectivités autochtones du Canada*. Ottawa: Solliciteur Général.

Loiselle, M. Legault, L. et Poirier, K. (2009). La roue de bien-être. *Intervention*. 131. 183-193.

Martin, T. et Girard, A. (2009). Le territoire matrice de culture: Analyse des mémoires déposés à Commission Colombe par les premières nations du Québec. *Recherches Amérindiennes au Québec*.39 (1-2). 61-70.

McNeil, K. (2007). *La compétence du droit inhérent des gouvernements autochtones*. Ottawa : Centre National Pour La gouvernance des Premières Nations.

Mokokis, L., Bodor, R., Barker, C., MacArthur, C., Peters, L., Friesen, S., & Steinhauer, S., (2014). *Gently whispering the circle back: A facilitator's manual*. Edmonton: Blue Quills First Nations College.

Muckle, F. et Dion, J. (2008). Les facteurs de résilience et de guérison chez les autochtones victimes d'agressions sexuelle. *Revue québécoise de psychologie*. 29 (3), 59-72.

Munro, G. (2006). *Anishnabe Clan system of governance*. Ginew : Mikwendasoawin Institute.

Mussell, W.J., (2005). *Les guerriers-soignants : Comprendre les difficultés et la guérison des hommes des premières nations*. Ottawa : Fondation autochtone de guérison.

O'Bomsawin, N. (2002). L'héritage sacré des Autochtones du Québec. *Cap-aux-diamants : La revue d'histoire du Québec*. 67-69.

O'Neil, J. (1974). Le langage et la décolonisation : Fanon et Freire. *Sociologie et Sociétés*. 6 (2). 53-66.

Ottawa, G. (2010). *Les pensionnats au Québec : un double regard*. Québec. Ottawa : Les éditions Cornac.

Gouvernement du Québec, (2012). *Rapport du groupe de travail sur l'adoption coutumière en milieu autochtone* Québec : Éditeur.

Dion, J., Hains, J., Ross, A. & Collin-Vézina, D. (2016). Pensionnats autochtones : impact intergénérationnel. *Enfances, Familles, Générations*, (25).

Salée, D. (2005). Peuples autochtones, racisme et pouvoir d'État en contextes canadien et québécois : éléments pour une ré-analyse. *Nouvelles pratiques sociales*, 17 (2), 54-74.

Sousa, C., Herrenkohl, T. I., Moylan, C. A., Tajima, E. A., Klika, J. B., Herrenkohl, R. C., & Russo, M. J. (2011). Longitudinal study on the effects of child abuse and children's exposure to domestic violence, parent-child attachments, and antisocial behavior in adolescence. *Journal of interpersonal violence*, 26(1), 111-136.

St-Arnaud, P., Bélanger, P., Centre de santé et des services sociaux de la communauté de Nutashkuan & Groupe SPACA inc. (2005). Co-création d'un espace-temps de guérison en territoire ancestral par et pour les membres d'une communauté autochtone au Québec : appréciation clinique d'une approche émergente et culturellement adaptée. *Drogues, santé et société*, 4 (2), 141-176.

Fournier, W. (2011). *Sommet sur les dépendances chez les premières nations du Québec*. Wendake : Commission de la santé et des services sociaux des Premières Nation du Québec et du Labrador.

St-Onge, O. (2017). *L'étoile et le bouleau*. Berthier-sur-Mer : La plume d'Oie édition inc.

Steinhauer, P. et Marchand, D. (1996). *Le moindre mal, la question du placement de l'enfant*. Montréal : Les presses de l'Université de Montréal.

Tousignant, M. et al. (2012). « *Établissement d'un modèle écosystème, intergénérationnel et multidisciplinaire pour comprendre le suicide en milieu autochtone : fondement pour une prévention efficace* ». Rapport de recherche, Waseya-Wasena, Montréal : CRISE/UQAM.

van de Sande, A. & Renault, G. (1998). L'intégration des concepts autochtones dans le curriculum du travail social. *Reflets*. 4 (1). 164–173.

Vitenti, L. (2012). *Couper le fil de la vie: Suicide et rituels de mort chez les Atikamekw de Manawan*. Thèse de doctorat. Montréal : Université de Montréal.

Wesley-Esquimaux, C. et Smolewski, M. (2004). *Traumatisme historique et guérison autochtone*. Ottawa: Fondation autochtone de guérison.

Waldram, J.B., (2008). *La guérison autochtone au Canada: Études sur la conception thérapeutique et la pratique*. Ottawa : Fondation Autochtone de guérison.